

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ÈME} ANNÉE, No 319.—SAMEDI, 14 JUIN 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



AU PRINTEMPS. — DESSIN DE M. REICHAN

(Du Monde Illustré de Paris)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 JUIN 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A travers les livres, par Chs-M. Ducharme.—Nouveau journal.—Poésie : Souviens-toi, par Lorenzo.—Les femmes esclaves d'Afrique.—Jeux de salon.—Conseils aux jeunes filles.—En fumant, par Raoul Renault.—Frédéric II, dit le grand roi de Prusse, par Pierre Bédard.—Nos gravures : Au printemps ; Le duc de Connaught ; La nouvelle église et le collège de Joliette.—Propos du docteur, par le Dr Ambo.—Primes du mois de mai.—Choses et autres.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite), par Jules Verne.—Le Régiment (suite), par Jules Mary.

GRAVURES : Aux printemps.—Portrait du duc de Connaught.—A travers le Canada : Vues de la nouvelle église et du collège de Joliette.—Gravures des feuilletons.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Ces braves Terre-neuviens, que nous étions habitués à considérer comme les gens les plus paisibles du monde, ne s'occupant guère que de morues et de homards, ne voilà-t-il pas que le phosphore qu'ils absorbent journellement, sous forme de poisson, leur monte à la tête et leur donne des idées belliqueuses !

Ce petit peuple, de deux cents mille âmes à peine, ne parle de rien moins que de mettre le monde en feu.

La clef de la question est toujours la même : la difficulté pour les Français et les Terre-neuviens de vivre en bonne intelligence et de pêcher tranquillement chacun chez soi.

Les Terre-neuviens, gens très voraces comme tous les peuples ichthyophages, ne se contentent pas de l'étendue de plaine liquide qui leur est accordée pour faire la pêche, et s'obstinent quand même à venir opérer dans les eaux françaises.

Les Français leur font relever leurs lignes, les chassent, les renvoient chez eux, et les intrus s'en retournent en disant qu'ils sont maltraités, martyrisés et demandant que l'Angleterre déclare la guerre à la France.

Le ton de certains journaux anglais du Canada est des plus acerbe, et si le cabinet de Londres n'avait pas plus de bon sens que ces journalistes, il y a déjà longtemps que les deux plus grandes nations du monde seraient aux prises.

La France rit de ces menaces et a déclaré qu'elle maintiendrait ses droits.

** On parle souvent de l'étonnante faculté qu'à l'Amérique, et surtout les Etats-Unis, d'ab-

sorber, d'américaniser en peu de temps les émigrés de nationalités diverses qui viennent peupler la grande république.

Il y a cependant des exceptions, et on vient de m'en signaler une des plus curieuse.

En 1864, à la suite de plusieurs mauvaises récoltes, deux agents du Canton Suisse de Glaris furent envoyés aux Etats-Unis, avec mission d'acheter un terrain, et leur choix se porta sur un terrain situé dans le Wisconsin, dont le paysage rappelait la Suisse.

Une caravane de deux cents personnes partit aussitôt ; il en arriva la moitié à bon port.

Je ne vous parlerai pas des ennuis, des misères, des privations qu'ils supportèrent longtemps et nombre d'années, quinze ans peut-être se passèrent avant de pouvoir se procurer des bestiaux en nombre suffisant.

Cependant, dès qu'ils eurent amassé quelques économies, ils furent sauvés.

Leur génie et leur science de l'élevage se montrèrent aussitôt. Ils achetèrent des bêtes, installèrent des laiteries et commencèrent à fabriquer du fromage.

Ayant commencé avec des moyens restreints, un matériel des plus primitifs, ils prospérèrent et—que ceci serve d'enseignement aux éleveurs canadiens—la production de fromage du Nouveau-Glaris s'élève actuellement à plus de cinq millions de livres par an.

La colonie acheta les terres environnantes, et aujourd'hui elle possède tout un district où l'on ne trouverait pas un Yankee.

Dans ce pays d'éleveur, il n'existe pas un pauvre.

Ces Suisses sont réfractaires aux influences étrangères.

Les gens de Nouveau-Glaris vivent enfermés chez eux, conservant les idées et les usages de la mère-patrie et évitant le contact des Américains. Ils fabriquent eux-mêmes presque tout ce dont ils ont besoin pour la vie, et ne sortent pas de leurs limites, même pour vendre leurs produits ; les marchands de bestiaux et de fromage sont obligés de venir à Nouveau-Glaris faire leurs achats sur place.

Tous les enfants vont à l'école, mais leur éducation se borne là. Le service religieux s'est conservé tel qu'il était en Suisse. Le pasteur est suisse, les bibles, catéchismes, livres de cantiques viennent de Suisse.

Il n'y a à Nouveau-Glaris ni crimes, ni maladies, ni avocats, ni collecteurs, ni huissiers, ni notaires, ni journaux. On vit vieux, on n'a point de besoins, on est parfaitement isolé du reste du monde, loin des villes américaines et loin des chemins de fer ; quiconque sort du district et va chez les Yankees est renié par la communauté. Il n'existe pas aux Etats-Unis, même dans les régions allemandes, d'exemple d'une colonie ayant conservé aussi intacte la tradition apportée d'Europe par les premiers émigrants. Jusqu'à ces derniers temps on n'y apprenait pas l'anglais. La jeune génération l'apprend, ce qui fait soupire les conservateurs. Ils voient là un symptôme "d'américanisation" et ils ont sans doute raison.

Cette petite colonie a donc beaucoup de qualités et jouit de beaucoup d'avantages, ne serait-ce que celui de ne pas sentir le besoin de posséder des avocats et des huissiers, mais il faut avouer que ces braves Suisses sont pas mal ankylosés.

Naître au milieu des fromages, vivre dans le fromage, passer toute son existence à faire du fromage et mourir entouré de fromages, me paraît un peu monotone, si bons que puissent être ces fromages, façon Gruyère probablement.

La jeune génération va probablement apporter un peu de changements à cette manière de vivre ; elle fabriquera sans doute d'aussi bon fromage, mais il y a lieu d'espérer qu'elle lira un peu plus.

Quoiqu'il en soit, le fait est assez curieux pour être noté.

Admirons les Suisses de Nouveau-Glaris, mais gardons nous de les imiter en tout.

** Après vous avoir parlé des braves Terre-neuviens et des braves Suisses du Nouveau-Glaris, n'est-il pas de bon goût et de bonne justice de dire

un mot d'un brave Canadien qui vient de publier un livre dont on ne parle guère et cela bien à tort.

Buies m'a envoyé dernièrement son dernier ouvrage, *Récits de Voyages*, et je l'ai lu avec le plus grand intérêt tant au point de vue littéraire qu'à cause des renseignements vraiment utiles contenus dans son livre.

Des récits de voyages ! en avons nous lus depuis quelques années ! en avons nous feuilletés qui ne sont en général que des compilations, des extraits de guides réunis, reliés et publiés sous la signature d'un auteur qui n'en a pas écrit la dixième partie.

Et puis, la plupart du temps ce sont des copies de guides étrangers, de pays situés à mille ou quinze cents lieues, et beau mentir qui vient de loin. Souvent même il serait beaucoup plus facile d'écrire ou plutôt de copier ces ouvrages sans sortir de chez soi.

Et cela me fait souvenir de cette anecdote d'Alexandre Dumas, père, dont *Le voyage au Caucase* eut tant de succès, que le grand écrivain, étonné lui-même de ce voyage, dit un jour à un de ses amis :

—Sapristi ! mais il paraît que c'est magnifique le Caucase, il faut que j'y aille !

Et il partit aussitôt après avoir bouclé sa malle qui contenait quelques chemises et beaucoup de livres.

Il n'alla pas plus loin que Genève ; Paris lui manquait.

** Buies ne procède pas ainsi ; il nous décrit notre propre pays, que nous connaissons si peu, et ne décrit que ce qu'il a vu.

Son ouvrage est divisé en trois parties : *Sur les grands lacs, A travers les Laurentides, Promenades dans le vieux Québec.*

Il y a dans ce livre une description de la province d'Ontario qui a une grande valeur, car nous la connaissons bien peu.

Les Promenades dans le vieux Québec pétillent d'esprit. En voici un extrait :

" Il y a des gens qui regrettent l'infecte corps de garde et la misérable porte du Palais, qui laissait à peine passer une voiture, péniblement traînée par un cheval haletant, essoufflé, morfondu à mi côte, après avoir fait le double du chemin, en plongeant dans les cahots, tournant les bosses, biaisant, longeant, qui avançait d'un côté, qu'on ramenait de l'autre, montait en zigzag comme si on l'eût tirebouchonné de bas en haut, et qui, lorsqu'il était arrivé au haut de la côte, chance qu'il n'avait pas toujours, restait roide, étiré sur ses pattes, et la queue aplatie.

" On ne saurait croire jusqu'à où certaines personnes poussent le goût des antiquités. Il suffit qu'une chose soit décrépite, bien salie, bien déchiquetée, bien ratatinée, nauséabonde et informe, mais qu'elle ait cent ans, pour qu'elles la pressent sur leur cœur. C'est là une passion comme une autre, mais, heureusement, la plus ridicule de toutes, car si la passion pour le beau fait faire bien des folies, que doit-on attendre de la passion pour ce qui est laid et vieux par dessus le marché ?

" On tombe assez souvent à ce sujet dans une confusion grotesque ; on prend aisément pour l'amour de l'antique une monomanie puérile qui s'exerce incessamment sur une foule de petits objets sans importance, qui s'y perd et s'y noie, en laissant de côté les grands traits, les grands souvenirs, les véritables monuments de l'histoire et les leçons qu'ils renferment. Ceux qui sont atteints de cette maladie risible fouillent avec ardeur des champs de bataille pour y trouver des talons de bottes, et consulteront les mémoires et les récits de toute une génération, feront comparaître devant eux cent vétérans pour savoir si la culotte de Montcalm était en peau de daim ou en peau de chamois. Ce qu'il y a de plus amusant, c'est que l'amour des boutons de guêtre d'un autre âge devient une vraie rage ; il y a des gens qui passent toute leur vie à la recherche d'un tibia et qui barbouilleraient dix rames de papier, pour démontrer l'endroit exact, à six pouces près, où Wolfe a rendu l'âme. J'avoue, pour moi, que j'aime mieux envoyer vingt-cinq billets doux par jour à une jolie femme, qui vit de mon temps, que d'adresser cinquante volumes à la

caline d'une vénérable matrone qui avait l'honneur de causer avec mon bisaïeul ».

* * Un peu plus loin, j'y trouve ce souvenir d'un événement des plus glorieux de notre histoire, quelques mots à propos du siège de 1690 :

« L'armée était commandée par Winthrop ; elle échoua dans sa tentative dès les premiers pas ; la flotte, commandée par sir William Phipps, arriva devant Québec le 16 octobre 1690, en même temps que Frontenac y ramenait en toute hâte la petite armée avec laquelle il était allé combattre Winthrop. Aussitôt l'amiral anglais crut devoir envoyer un officier porteur d'une sommation de se rendre au comte de Frontenac ; cette sommation ne lui donnait qu'une heure pour faire connaître sa réponse, et exigeait qu'il se rendit à merci.

« L'officier anglais, portant un pavillon blanc, était à peine débarqué, qu'on lui mettait un bandeau sur les yeux et qu'on le conduisait au fort, par toute sorte de détours, pour qu'il entendit le bruit des préparatifs de défense qu'on faisait et qu'il sentit le nombre des obstacles qui barraient le chemin de la haute-ville. (Il était resté beaucoup de ces obstacles jusqu'au pavage de la côte en 1875, toujours par amour de l'antique). Tout ce qu'on peut imaginer pour tromper l'officier anglais et lui faire croire que la garnison était nombreuse, on le fit, jusqu'à ce qu'enfin, tout-à-coup, le bandeau fut enlevé de ses yeux... Il était dans le fort même, en présence du gouverneur, de l'évêque, de l'intendant et du brillant état-major français en grand uniforme. Immédiatement, il tendit sa sommation, qui, traduite aussitôt en français, fit dresser d'indignation et de colère tous les officiers réunis. L'un d'eux voulait même qu'on traîtât le parlementaire comme l'envoyé d'un corsaire ; mais le comte de Frontenac, obligé de se contenir, répondit simplement qu'il ne connaissait même pas le roi d'Angleterre d'alors, ci-devant prince d'Orange, qui avait usurpé le trône sur le dernier des Stuarts, réfugié en ce temps-là à la cour de France ; que, quand bien même Phipps offrirait de meilleures conditions, il ne pouvait les accepter ni placer la moindre confiance dans la parole d'un homme qui manquait de loyauté envers son propre souverain, et qui avait oublié tous ses bienfaits pour suivre la fortune d'un étranger....

« L'envoyé de Phipps demanda alors que cette réponse fût mise par écrit : sur quoi Frontenac l'arrêtant : « Ma réponse, s'écria-t-il, je vais la faire par la bouche de mes canons. Allez dire à votre maître que ce n'est pas de cette manière que l'on somme un homme comme moi. » Cette fière réponse restera comme une de ces paroles héroïques qui traversent tous les âges et dont le souvenir devient classique dans la mémoire de chaque peuple. Et cependant, l'homme qui la faisait, allait défendre contre une flotte nombreuse une petite ville, une bicoque, qui n'avait pas pour trois jours de provisions et qui était dans un horrible état de confusion et d'alarme. Si le siège eût duré seulement huit jours, Québec, affamé aurait été obligé de se rendre. Au bout de trois à quatre jours de bombardement, la garnison était déjà en proie à la famine, les religieuses ne mangeaient qu'un morceau de pain par jour, et les soldats n'attendaient même pas que le leur fût cuit, tant la faim les dévorait, et ils eurent bientôt dévastés les jardins, mangé tous et les fruits et les légumes, de sorte qu'il ne restait plus rien, rien pour se nourrir, et Québec allait être vaincu par la famine, plus terrible que l'ennemi, lorsque heureusement celui-ci leva le siège après une semaine de bombardement inutile, et notre vieille capitale fut encore une fois sauvée. »

Serait-ce trop demander aux Québécois que de célébrer cette année le deuxième centenaire de ce glorieux fait d'armes ?

Lein Leduc

A TRAVERS LES LIVRES *

Nos écrivains sont en veine.

Un volume n'attend pas l'autre.

J'ai voulu faire la paresse et remettre à plus tard mon petit boniment à l'adresse de certains livres récemment parus.

Bah ! me disais-je, j'ai toujours le temps. Il se publie si peu d'ouvrages dans une année au Canada.

Mal m'en a pris, car me voilà enseveli, plus qu'enseveli, enterré même sous une avalanche d'in-8, d'in-12 et d'in-32.

Il y en a de presque toutes les couleurs, des gris-des jaunes (horreur !) des bleus, des violets, des roses, des rouges. Pardon ! les rouges brillent par leur absence. Pourquoi ? Je n'en sais trop rien. Nos écrivains trouvent peut-être que le rouge n'est plus une couleur artistique—en matière de brochure, cela va sans dire—depuis que la politique l'utilise en grand.

Quoiqu'il en soit, je constate le fait et sans m'y arrêter davantage je me mets en frais d'alléger mon fardeau bariolé en vous introduisant quelques volumes de la collection qui m'opresse.

Cela me permettra de respirer un peu en attendant l'irruption de quelques autres imprimés dont je pressens l'apparition prochaine à l'horizon de notre ciel littéraire.

* *

M. Arthur Buies est devenu voyageur tout de bon, un voyageur bien renseigné, par exemple.

Ce n'est pas lui qui visitera une contrée comme ces trois arpenteurs dont il nous parle, et qui parcoururent vers 1828, la région comprise entre Saint-Raymond et le lac Saint-Jean, ne trouvant rien de mieux à mettre dans leur rapport que des banalités : « Aujourd'hui, ils campent à tel endroit, il allument du feu, fument leur pipe, jassent avec leurs guides, dorment, et se réveillent le lendemain à 5 ou 6 heures » le lendemain ils entendent croasser une corneille, ils mangent du jambon ou de la truite, et rencontrent des épinettes, des bouleaux, et des amoncellements de cailloux étranges !

M. Buies vise plus haut. Il aime son pays, il le connaît et il veut le faire connaître.

Il a déjà consacré deux volumes aux vallées du lac Saint-Jean et de l'Outaouais, et ceux qui ont lu ces volumes ont pu se convaincre qu'il n'y avait pas là seulement les phrases magiques d'un littérateur, mais aussi les considérations élevées du penseur et de l'économiste.

Son dernier volume, *Récits de voyage*, ne le cède en aucune façon à ses aînés.

On reconnaît que c'est la même plume magistrale, et capricieuse en même temps, qui nous promène sur les grands lacs, à travers les Laurentides et le vieux Québec.

Quelle belle description que celle des Mille-Iles ! quel portrait original et bien frappé que celui des deux hôtelières de la rivière à Pierre « deux vieilles filles pointues, serrées, pincées, escarpées, emboîtées comme des mortaises, effilées et tranchantes... vous apportant du thé quand vous leur demandiez des patates etc ».

Comme on le voit, ici comme ailleurs M. Buies à le mot pour rire.

C'est ce qui rend ses ouvrages on ne peut plus attrayants pour le lecteur.

* *

Moins littéraire que M. Buies, M. l'abbé Provancher voyage surtout en naturaliste.

Il aime à se rendre compte de tout.

Pas un insecte, pas une plante, pas une arbuste n'échappe à son œil de lynx.

Le nom scientifique vient tout de suite sur ses lèvres, et vous apprenez à quelle famille appartiennent ces merveilles de la nature.

Son *Excursion aux climats Tropicaux* nous initie à tous les secrets de la flore et de la faune des Iles du Vent : St Kitts, la Barbade, Trinidad etc.

Observateur profond, le rédacteur du *Naturaliste Canadien* n'oublie pas non plus de nous faire

connaître les mœurs des habitants de ces îles et l'histoire de ces contrées célèbres pour leur végétation luxuriante.

Bref l'excursion aux *Climats Tropicaux* est un ouvrage de grand mérite et devrait se trouver dans toutes nos bibliothèques.

* *

M. Ernest Myrand peut être fier de son succès. Il publiait en 1888 un volume intitulé *Une fête de Noël sous Jacques Cartier* et voilà que ce volume vient d'atteindre sa deuxième édition.

C'est presque un événement, car nos débutants littéraires n'ont jamais été gâtés sous ce rapport.

Il y a même encore des vétérans des lettres qui jubileraient s'ils pouvaient seulement voir la seconde édition d'une seule de leurs œuvres.

La seconde édition du livre de M. Myrand a été soigneusement corrigée et considérablement augmentée.

L'auteur a fait suivre son œuvre de renseignements historiques précieux et des critiques qui ont été faites par feu l'hon. P. J. O. Chauveau, N. Legendre et le R. P. Duguay à son sujet.

* *

Je termine par une œuvre plus modeste mais qui n'en a pas moins une portée immense sur l'avenir des nations, *La Nature, la Race, la Santé* par M. l'abbé Baillaigé.

Le but de l'auteur est de nous porter avant qu'il ne soit trop tard à l'étude de l'économie politique chrétienne, la seule sauve-garde de nos intérêts matériels.

C'est toute une série de petites brochures que le rédacteur de *l'Étudiant* se propose de publier sur ce sujet.

Espérons qu'il saura mener son travail à bonne fin.

Dans sa première lecture l'auteur traite de la nature, de la race et de la santé dans leurs rapports avec la productivité du travail et fait des applications à la province de Québec.

Ses pages sur l'hygiène et sur le travail de la jeunesse dans les manufactures doivent être méditées avec soin par ceux qui veillent à l'expansion de notre race.

Elles renferment des vérités qui s'imposent.

Ch. M. Ducharme

NOUVEAU JOURNAL

Notre collaborateur, M. Rémi Tremblay, vient de fonder un journal quotidien, intitulé, *l'Indépendant*.

Il fait bon de constater qu'il y a encore dans le journalisme canadien des braves qui font fi de la vénalité, dont malheureusement tant de nos journalistes sont devenus les esclaves.

Succès au confrère.

Quelqu'un disait que la Providence était le nom de baptême du hasard : quelque dévôt dira que le hasard est un sobriquet de la Providence.

Il y a peu d'hommes qui se permettent un usage rigoureux et intrépide de leur raison, et osent l'appliquer à tous les objets dans toute sa force. Le temps est venu où il faut l'appliquer ainsi à tous les objets de la morale, de la politique et de la société, aux rois, aux ministres, aux grands, aux philosophes, aux principes des sciences, des beaux-arts, etc. : sans quoi on restera dans la médiocrité.

* « Récits de Voyage » par Arthur Buies, in-12, 271 pages, Québec 1890. « Une excursion aux climats tropicaux » par l'abbé L. Provancher, in-8, 359 pgs, 1890. « Une fête de Noël sous Jacques Cartier » par E. Myrand, in-8, 292 pages, 1890. « La Nature, la Race, la Santé » par l'abbé F. A. Baillaigé, Joliette, brochure de 98 pa



SOUVIENS-TOI

A MON AMI THOMAS P.

Souviens-toi, tendre ami, de nos beaux jours d'enfance,
Où, frères et petits, nous courions dans les champs,
Souviens-toi de ces jeux, parfumés d'innocence,
Qui faisaient les refrains de nos aimables chants.
Mais, à travers les voix et les bruits de ce monde,
Souviens-toi de l'époque, où nous dûmes pleurer
Notre départ cruel, plein de douleur profonde,
Car il n'est pas permis pour ton cœur d'oublier.

Souviens-toi de ces murs, où grimpaient les lierres,
Comme pour ombrager ta jeunesse de fleurs,
De ces murs, où je vais étudier les mystères
Que comprenaient alors nos pauvres petits cœurs.
Aujourd'hui, tu n'es plus, où moi, je vais encore,
Et ces pans délabrés vont bientôt s'écrouler,
Souviens-toi qu'ils gardaient ta vie à son aurore,
Puisqu'il n'est pas permis pour ton cœur d'oublier.

Souviens-toi des ruisseaux, des verdoyantes plaines,
Où nos pieds enfantins galoppaient lestement,
Des grands bois, des bosquets, dont les fraîches haleines
Nourrissaient, chaque jour, nos poitrines d'enfant ;
Et du vieux moulin gris, penchant sur sa ruine,
Le front courbé, pensif, comme pour méditer,
De ces chênes si hauts, que le ciel bleu domine,
Puisqu'il n'est pas permis pour ton cœur d'oublier.

Souviens-toi du grand fleuve, où notre humble nacelle
Si vaillamment voguait sur son flot bondissant,
Cet Outaouais plaintif, où mon âme se mêle,
Quand, triste, je revois son rivage charmant.
Souviens-toi du collège, où, durant la jeunesse,
D'un enviable amour notre esprit s'est lié,
Ils ont tous disparu pour toi ces lieux d'ivresse,
Mais il n'est pas permis pour ton cœur d'oublier.

Souviens-toi de l'église et de sa dalle austère,
Où nos mères, jadis, nous conduisaient tous deux,
Des instants où nos mains servaient Dieu, notre père,
Quand le prêtre à l'autel disait ses chants pieux.
Et de plus, souviens-toi de cette voix céleste
Que dans les airs faisait vibrer le vieux clocher,
A ces pensées d'antan, souvent l'âme proteste,
Mais il n'est pas permis pour ton cœur d'oublier.

Et souviens-toi, Thomas, du morne cimetière
Où nous sommes ensemble allés souvent pleurer,
Là, reposent en paix, et ton père et mon frère,
A l'ombre de la croix qui semble soupiner.
Ces tertres, sous lesquels ils dorment en silence,
Ont un aspect lugubre et glacé de pitié,
Ils troublent nos regards, brisent notre espérance,
Mais il n'est pas permis pour nos cœurs d'oublier.

Ces souvenirs, ami, nous montrent de la vie
L'agréable côté, plus, son côté rongeur,
Rappelant les soleils d'une jeunesse enfuie,
Ils éclairent nos pas au chemin du bonheur ;
Et lorsqu'ils nous font voir des tombes entrouvertes,
Des débris de cercueils, de l'amour enterré,
Écoutant en pleurant leurs voix tristes, discrètes,
Il n'est jamais permis pour nos cœurs d'oublier.

St-André d'Argenteuil, mai 1890.

LORENZO.

LES FEMMES ESCLAVES D'AFRIQUE

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre de Son
Eminence le cardinal Lavignerie, archevêque de Carthage
et d'Alger, adressée aux membres de l'Association de
Marie-Immaculée :

Si vous saviez ce que sont les femmes musul-
manes ? Elles ne comptent plus, pour ainsi dire,
aux yeux des hommes qui les oppriment, pour des
êtres humains.

Elles naissent esclaves ; toutes, du plus haut
rang jusqu'au dernier, sont destinées à être ven-
dus.

Pour leur faire accepter un tel sort, comme une
nécessité fatale, on les prive, à dessein, depuis
l'enfance, de toute idée morale. On les élève
comme elles doivent vivre, c'est-à-dire à l'état de
purs animaux, n'éveillant en elles que deux senti-
ments : la sensualité et la crainte. Enfermées
dans la maison paternelle comme dans une prison,

ne connaissant du sort qui les attend que ce qu'elles
voient souffrir par leurs mères, maltraitées, char-
gées de coups, enfin tuées quelquefois ; habituées
à n'attendre aucun secours, même de Dieu qu'on
leur représente comme ayant sanctionné la brutali-
té de l'homme, et leur ayant donné une nature
inférieure, elles passent ainsi leur enfance. A un
âge où elles ne peuvent encore se rendre compte
de la violence infâme qui leur est faite, sans être
consultées, sans avoir d'opposition possible à faire,
puisque, de par leur loi, leur consentement n'est
pas nécessaire, on les livre, on les vend à celui qui
offre le plus d'argent à leur père. La moyenne
est de cent francs dans l'Afrique du Nord ; le
tiers du prix d'un cheval. Le maître se présente,
c'est un incouneu, souvent un homme repoussant,
barbare. La jeune fille, l'enfant lui est livrée.
Vainement elle pousse des cris et veut s'attacher
aux parois de la pauvre maison natale, aux vête-
ments du père, de la mère, qui l'ont vendue. Tous
deux la repoussent : le premier, parce que c'est
pour lui la bête de somme dont il a le prix ; la
seconde, parce qu'elle n'a jamais pensé que cela
pût être différent, l'ayant autrefois subi elle-même,
et que, d'ailleurs, elle n'a qu'à se taire sous peine
d'être bâtonnée. La victime pleure donc et crie
en vain et elle ne se tait, une fois arrivée dans le
gourbi de son maître, que par la terreur des coups
qu'elle en reçoit sans pitié. Que d'atroces récits
se pressent sous ma plume, auxquels je ne puis faire
allusion, même par un mot, dans une lettre qui
vous est destinée.

C'est ainsi que les choses se passent pour les
pauvres, dans nos plaines et nos montagnes.

Dans les centres habités, ces scènes affreuses
sont dissimulées par un déploiement de fêtes bi-
zarres, de musique et de tambourins ; mais le fond
est toujours le même. C'est une enfant vendue
sans être consultée, et devenant, entre les mains
de l'inconnu qui l'achète, martyrisable à merci.
Combien de fois j'ai eu les échos de ces martyres
qui ne doivent plus cesser qu'à la mort. Devenue
mère, la pauvre femme n'est pas, en effet, plus
épargnée. Je sais des palais où on la tue avec son
enfant pour ne pas voir vivre un héritier incom-
mode. J'en sais d'autres où, en dehors de tout
autre motif que la brutalité barbare, on les as-
somme jusqu'à la mort. Pas une seule qui ne soit
battue, le plus souvent avec des raffinements af-
freux.

Près de l'une des maisons que j'habite, en Tun-
isie, reste un vieil Arabe, marié depuis longtemps
déjà, puisqu'il a eu dix enfants. A l'une des so-
lives de son gourbi est passée une corde qui pend
jusqu'à terre. En devineriez-vous l'usage ? Ce bar-
bare y attache sa femme par les jambes et la sou-
lève pour asséner sur ses pieds les coups répétés de
son matraque (1). La femme, la mère pousse des
cris perçants devant ses enfants qui pleurent. Le
mari, le père, si on peut profaner ici ce nom sacré,
les frappe à leur tour pour tarir leurs larmes par
la terreur. Il ne réussit qu'à les faire crier plus
fort encore. Dans les premiers temps, je me de-
mandais ce que pouvaient signifier ces plaintes la-
mentables. Mais depuis, j'ai tout su de la bouche
même des victimes. Je l'ai reproché, un jour, à ce
bourreau. Il s'est mis à rire bestialement et, avec
un geste atroce, il m'a dit pour toute réponse :
" Aux femmes, il faut le bâton ".

Chose étrange, et peut-être encore plus triste,
elles ne songent pas à s'en plaindre. Pour elles,
ces traitements sont le droit de l'homme et la vo-
lonté de Dieu !

On voit plus horrible encore.

Il y a quelques années, un autre Arabe, habi-
tant un village situé au pied de la colline de Saint-
Louis de Carthage, vint me trouver pour me de-
mander une aumône.

"—Ma femme est morte cette nuit, me dit-il, je
dois l'enterrer aujourd'hui et je n'ai rien pour ache-
ter un linceul. J'ai besoin de vingt francs, Dieu
t'en récompensera "

Je lui donnai ces vingt francs. Mais, quinze
jours après environ, le même homme, appelons-le
Mohammed pour ne pas le dénoncer à la justice
française, se représente à ma porte et il me dit :

"—Je voudrais me remarier et je trouve une

femme à vendre. On m'en demande quarante
francs. Je ne les ai pas et je viens te les deman-
der par charité "

Mon interlocuteur était un homme taillé en
hercule, à la face brutale et dure. J'eus un soup-
çon et je lui dis :

"—Pour enterrer ta femme, je t'ai donné vingt
francs sans examen, c'est une œuvre de miséri-
corde envers une morte, mais, pour te donner de
quoi en acheter une autre vivante, j'ai besoin de
prendre des renseignements sur toi "

Il se retira un peu confus, et j'interrogeai, les
jours suivants, deux ou trois des anciens du village.
Ils me prouvèrent combien ma défiance était fon-
dée.

"—Sa dernière femme me dit l'un d'eux, était
une pauvre fille de seize ou dix-sept ans, que des
parents très pauvres lui avaient vendue.

" Il n'a cessé de la battre, sous le plus futile
prétexte, depuis le premier jour ; et enfin, un soir,
sans autre motif que de s'être mise un peu trop en
retard dans les soins du ménage, il l'a tellement
assommée de coups de bâton et de coups de pieds
qu'elle est restée inanimée sur le sol.

"—Mais est-ce que les gens du village ne sont
pas venus à son aide ?

"—Nous étions tellement habitués à entendre
crier cette femme sous les coups, que nous avons
pensé que c'était comme à l'ordinaire ; mais, le
lendemain matin, elle était morte. Il l'avait lais-
sée agoniser toute la nuit, à la place où elle était
tombée, sans demander pour elle et sans lui porter
aucun secours.

"—Et on n'a pas saisi la justice d'un tel fait ?
Le scheik du village ne s'est pas plaint ?

"—Heu, heu ! " dirent les vieillards en levant
les épaules, pour signifier que les scheikhs auraient
fort à faire s'ils devaient porter plainte toutes les
fois que les femmes sont ainsi traitées par leurs
maris ! Heureux quand ils ne leur en donnent pas
l'exemple !

Mais pour Mohammed, ce n'était pas tout. Avant
la dernière, dont j'avais payé le linceul, il en avait
eu deux autres, et toutes deux, traitées de même,
étaient mortes rapidement. Il a trente ans, il est
fort paisible dans sa demeure, cherchant la qua-
atrième victime et, toutes les fois qu'il me ren-
contre, demandant mes quarante francs pour l'ac-
quérir. Il ne les aura pas : mais d'autres les ont
et ces faits hideux sont la loi générale.

En Algérie, la justice française les poursuit
maintenant lorsqu'elle en a connaissance. Mais
l'habitude et les préjugés sont plus forts que les
lois. Le *Medjles* ou conseil de droit musulman de
la province d'Oran, consulté récemment par le tri-
bunal français sur une femme qui demandait le di-
vorce pour avoir eu le bras cassé par le bâton de
son mari, a eu la naïveté de répondre : " Si le di-
vorce était de droit pour toutes les femmes dont
les maris cassent les bras à coups de bâton, le ma-
riage ne tiendrait plus parmi nous ".

On cite une autre parole d'une vieille musul-
mane qui, appelée comme témoin dans une affaire
où un mari avait tellement roué sa femme qu'elle
en était morte, s'écria : " C'est une honte pour
vous Français. Vous avez fait une loi pour nous
défendre de battre nos ânes. Quand est-ce que
vous en ferez une pour empêcher nos maris de nous
assommer impunément ? "

Et ce n'est pas tout. La femme compte si peu
qu'elle n'obtient rien contre son mari, et que celui-
ci la chasse sous tous les prétextes. Le plus futile
suffit. Pour cinq francs, pour moins même, le Ca-
di prononce le renvoi. Il règle bien que des se-
cours seront donnés aux enfants par le père ; mais
le père donne rien, et la femme garde seule leur
charge. Alors elle se livre à tous les désordres,
ou son père, s'il vit encore, la remarie. Dans le
premier cas, les enfants sont voués au vice avec
elle. Dans le second, s'ils sont en bas âge, ils dis-
paraissent sans qu'on sache comment. Les mœurs
arabes ne supportent pas longtemps les enfants
d'un premier lit lorsqu'ils sont ainsi sans défense.

Voilà le spectacle que nous avons sous les yeux
dans l'Afrique du Nord. La femme païenne n'y
a plus ni libre arbitre, ni honneur, ni vie assurée.

Mais, dans l'Afrique du Nord, nous ne sommes
qu'à la porte du continent païen et de ses infamies.
A mesure que l'on avance dans l'intérieur,

(1) Bâton noueux dont se servent les Arabes.

après avoir traversé le pays des Touaregs et celui du Mزاب qui forment, comme la Kabylie, des oasis où des restes de mœurs chrétiennes existent encore et rendent le sort de la femme plus tolérable, et qu'on pénètre dans le pays des noirs, l'horrible tragédie prend des fonds plus sombres. C'est la malédiction visible, malédiction à qui toute rédemption est encore inconnue.

J'ai décrit ailleurs les horreurs de l'esclavage, et je ne puis que répéter ici ce que j'en ai dit déjà. Ecoutez donc, Mesdames, où en sont ces peuplades barbares et ce que les femmes ont à y souffrir.

A moins d'être en Afrique et de se trouver en contact avec les Nègres qui sont esclaves ou qui l'ont été, il est impossible de se faire une exacte idée des crimes, des cruautés, des infamies de tout genre qu'entraîne l'esclavage et le commerce auquel il donne lieu. Je parle de ce qui se passe au moment où j'écris ces lignes, de ce que j'ai vu de mes yeux ou entendu de la bouche même des tristes victimes de ces infamies, et nullement, comme on pourrait le croire, de faits du passé. La traite maritime a été supprimée, il est vrai, mais la traite par terre existe toujours. Elle s'est même accrue, sur certains points, par la suppression de la traite maritime, et elle a revêtu des caractères plus abominables.

Dans le nord et l'est de l'Afrique, ce sont les Musulmans qui, soit par eux-mêmes, soit par les Nègres qu'ils ont associés à leur commerce, sont les pourvoyeurs de l'esclavage. Ils ont donc à leurs gages des bandes de pillards et d'assassins, qui pénètrent pour leurs brigandages dans les pays des Nègres idolâtres.

Souvent ces tristes expéditions se bornent à la chasse de quelques individus isolés, de femmes, d'enfants qui s'écartent de leurs demeures. Mais souvent aussi ce sont des attaques en règle. Les villages paisibles des Nègres de l'intérieur sont éternés tout d'un coup, pendant la nuit, par ces féroces aventuriers. Presque jamais les Nègres, qui n'ont pas d'armes à feu, ne se défendent, ou ceux qui le font sont bientôt massacrés par des hommes armés jusqu'aux dents. Ces malheureux fuient dans les ténèbres ; mais tout ce qui est pris est immédiatement enchaîné et entraîné, hommes, femmes et enfants, vers un marché de l'intérieur. On les y amène de contrées situées à soixante, quatre-vingts et cent jours de marche.

Alors commence pour eux une série d'ineffables misères. On marche toute la journée. Le soir, lorsqu'on s'arrête pour prendre du repos, on distribue aux prisonniers quelques poignées de sorgho cru. C'est toute leur nourriture. Le lendemain, il faut repartir.

Mais, dès les premiers jours, les fatigues, la douleur, les privations en ont affaibli un certain nombre. Les femmes s'arrêtent les premières. Alors, afin de frapper d'épouvante ce malheureux troupeau humain, ses conducteurs s'approchent de celles qui paraissent plus épuisées, armés d'une barre de bois, pour épargner la poudre. Ils en assènent un coup terrible sur la nuque des victimes infortunées, qui poussent un cri et tombent, en se tordant dans les convulsions de la mort.

Le troupeau terrifié se met aussitôt en marche. L'épouvante a donné des forces aux plus faibles. Chaque fois que quelqu'un s'arrête, le même affreux spectacle recommence.

Le soir, en arrivant au lieu de la halte, lorsque les premiers jours d'une telle vie ont exercé leur influence délétère, un spectacle non moins horrible les attend. Ces marchands d'hommes ont acquis l'expérience de ce que peuvent supporter leurs victimes. Un coup d'œil leur apprend quelles sont celles qui succombent à la fatigue. Alors, pour épargner d'autant la maigre nourriture qu'ils distribuent, ils passent avec leur barre derrière ces malheureuses, et d'un coup les abattent. Leurs cadavres restent où ils sont tombés, lorsqu'on ne les suspend pas aux branches des arbres voisins, et c'est près d'eux que leurs compagnes sont obligées de manger et de dormir.

Mais quel sommeil ! on peut le deviner sans peine. Parmi les jeunes nègres arrachés par nous à cet enfer, et rendus à la liberté, il y en a qui se réveillent, chaque nuit, pendant longtemps encore, en poussant des cris affreux. Ils revoient, dans

des cauchemars sanglants, les scènes abominables dont ils ont été les témoins.

C'est ainsi que l'on marche, quelquefois pendant des mois entiers, quand l'expédition a été lointaine. La caravane diminue chaque jour. Si, poussés par les maux extrêmes qu'ils endurent, quelques-uns tentent de se révolter ou de fuir, leurs maîtres féroces, pour se venger d'eux, leur tranchent les muscles des bras et des jambes à coups de sabre ou de couteau, et les abandonnent ainsi, le long de la route, attachés l'un à l'autre par leurs cangnes, et ils meurent lentement de faim et de désespoir. Aussi, a-t-on pu dire avec vérité que, si on perdait la route qui conduit de l'Afrique équatoriale aux villes où se vendent les esclaves, on pourrait la retrouver aisément par les ossements des nègres dont elle est bordée !

On calcule que, chaque année, quatre cent mille Nègres sont les victimes de ce fléau !

Enfin, on arrive sur le marché où on conduit ce qui reste de ces infortunés après un tel voyage. Souvent c'est le tiers, le quart, quelquefois moins encore, de ce qui a été capturé au départ.

Là commence des scènes d'une autre nature mais non moins odieuses. Les nègres captifs sont exposés en vente comme un bétail ; on inspecte tour à tour leurs pieds, leurs mains, leurs dents, tous les membres de leur corps, pour s'assurer des services que l'on peut en attendre. On discute leur prix devant eux comme celui d'une bête de somme, et, quand le prix est réglé, ils appartiennent corps et âme à celui qui le paye.

Rien n'est plus respecté : ni les liens du sang, car on sépare sans pitié le père, la mère, les enfants, malgré leurs cris et leurs larmes ; ni la conscience, car ils doivent embrasser sur-le-champ la religion du musulman qui les achète ; ni la pudeur même, car ils doivent se soumettre aux plus honteuses exigences. Enfin, leur vie est à la discrétion de ceux qui les possèdent. Nul n'est tenu, dans l'Afrique centrale, de rendre compte de la mort de ses esclaves.

Tel est l'esclavage africain dans son épouvantable horreur !

Au milieu de ces atrocités, la plus digne de pitié c'est encore la femme. Si elle est mère, et si elle veut défendre ses fils, on la tue en lui arrachant ceux qu'elle cherche à protéger. Si elle est jeune fille, on s'en empare, on lui lie les mains, on entrave ses pieds, de sorte que tout mouvement lui devient un supplice. On la chasse ainsi devant soi ; battue, durant le jour, si elle n'avance point ; livrée dans les ténèbres de la nuit à toutes les horreurs ; enfin traînée jusqu'au premier marché à esclaves, et là vendue au plus offrant et livrée à celui qui la paie pour la torturer toute sa vie, et la tuer lorsqu'il lui plaît.

C'est le sort de la femme noire dans tout l'intérieur du continent africain. Il n'y en a pas une seule qui ne soit esclave. Les hommes sont libres du moins, lorsque leur tribu n'a pas été vaincue à la guerre ; les femmes sorties de l'enfance ne le sont jamais. Ou prises à la guerre, ou volées ou vendues, elles ont toutes perdu leur liberté.

Si je voulais vous rapporter ce que nous en écrivons nos missionnaires, vous verriez que, quelle que soit la situation de leur maître, elles sont également victimes de tous les maux. Le R. P. Hauteceur, missionnaire d'Alger et supérieur de la Mission de Saint-Joseph de Ripalapala, sur la route du Nyanza, nous écrivait dernièrement que, durant les pluies de la Masika (1), les terrains de la plaine voisine étaient devenus un marécage. Impossible d'y avancer sans enfoncer dans la boue. Malgré cela, un nègre du village voisin ordonna à sa femme esclave d'aller y ramasser du bois pour cuire le repas du soir. Elle partit, mais, à peine entrée dans les champs, elle commença d'enfoncer et bientôt elle se trouva ensevelie jusqu'aux bras sans pouvoir se dégager et obligée de rester immobile pour ne pas enfoncer encore et périr. Sa voix plaintive appelait à l'aide, mais ceux qui passaient près de là ne faisaient qu'en rire. Le mari, ne la voyant point revenir, se mit à sa recherche avec un bâton. Il la trouva dans cet état pitoyable et, sans faire aucune tentative pour la secourir, il lui jeta de loin son bâton pour qu'elle pût se défendre,

si elle voulait, contre les hyènes qui allaient venir. Il rentra ensuite chez lui tranquillement. Le lendemain, toute trace de la malheureuse femme avait disparu.

Telle est la femme des simples noirs. Celles des chefs ne sont pas plus heureuses.

Un autre de nos Pères cite, avec horreur, la parole d'un roitelet du Bukumbi, qui lui disait un matin : " J'ai tué cinq de mes femmes pendant la nuit ", sans même paraître trouver que cela fût extraordinaire.

Les rois puissants sont pires encore avec leurs sérails. Le R. P. Lévesque, ancien missionnaire dans l'Ouganda, m'a raconté que, se trouvant à la cour du roi Mtéga et attendant, dans l'enceinte extérieure, l'audience de ce prince, tout à coup il vit les portes du Brazah, ou salle royale, s'ouvrir avec fracas pour livrer passage à deux soldats armés traînant par les pieds une pauvre femme esclave. C'était une des épouses favorites du roi que celui-ci venait de condamner à avoir les oreilles, le nez et enfin la tête coupés à l'instant, pour avoir parlé trop haut avant l'ouverture de son audience. La sentence fut exécutée sur le lieu même, devant la foule. Aux cris de l'infortunée qui navraient le cœur des missionnaires, les assistants répondaient par une hilarité bruyante.

Encore une fois, tel est le sort de la femme africaine. Il y faut ajouter la polygamie avec ses jalousies, ses haines, l'obligation de tous les plus rudes travaux, car l'homme regarde comme au-dessous de lui de les accomplir. C'est la femme seule qui porte les fardeaux, qui travaille la terre. Rien n'est triste comme de voir de loin, en passant, ces infortunées créatures courbées sur leurs sillons, maniant avec effort l'instrument du travail et portant un enfant lié sur leur dos par des courroies. Il y a, en ce moment, car les chiffres font mieux comprendre cet abîme de maux, deux cents millions de femmes vivantes, dont c'est là le triste sort !

JEUX DE SALON

LES TROIS GENTILSHOMMES.—Trois gentilshommes voyagent avec leurs trois domestiques. Ceux-ci ont formé le dessin d'assassiner leurs maîtres pour les voler ; mais ils n'osent agir à nombre égal, et ils attendent une occasion où, le hasard les divisant, ils seront trois contre deux ou deux contre un.

Les gentilshommes, soupçonnant le complot, se tiennent sur leurs gardes, et s'arrangent de façon que, s'ils doivent se séparer, ils soient toujours en nombre égal à celui de leurs domestiques. On arrive au bord d'une rivière.

Une barque s'y trouve ; mais elle n'a que deux places, et pas de batelier. Il faut donc que l'un des passagers rame et ramène la barque pour chercher les autres.

Comment vont faire les trois gentilshommes pour traverser la rivière, avec leurs domestiques, de manière à ce qu'il y ait toujours un nombre égal de domestiques et de maîtres sur chaque rive ?

Pour jouer ce jeu, on prend trois jetons blancs ou rouges, ou trois pièces d'argent, représentant les maîtres ; trois jetons d'une autre couleur, ou trois sous, représentant les domestiques. On met tout cela sur une table, avec un ruban, représentant la rivière et l'on cherche le moyen, facile à trouver ; on peut faire donner des gages par ceux qui renoncent après avoir cherché.

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

Evitez le *fishing for compliments*.

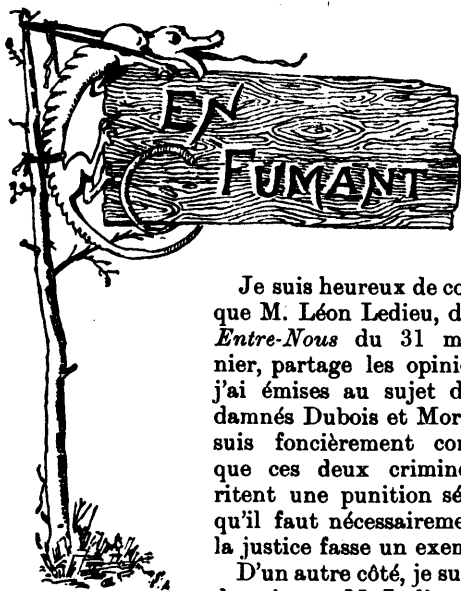
* *

Rendez justice aux autres jolies personnes, et surtout tâchez de supporter la beauté tant vantée de " cette pécore " de Lucie.

* *

N'embrassez jamais une autre jeune fille, sauf dans un élan spontané d'amitié, ou à moins que vous n'ayez une arrière-pensée, par exemple de faire enrager ce pauvre Victor ou de lui éveiller les idées.

(1) Saison des pluies torrentielles.



Je suis heureux de constater que M. Léon Ledieu, dans son *Entre-Nous* du 31 mai dernier, partage les opinions que j'ai émises au sujet des condamnés Dubois et Morin. Je suis foncièrement convaincu que ces deux criminels méritent une punition sévère et qu'il faut nécessairement que la justice fasse un exemple.

D'un autre côté, je suis peiné de voir que M. Ledieu, se soit laissé prendre aux racontars des journaux, à propos du shérif de Montmagny. Je crois de mon devoir, en ma qualité de citoyen de Montmagny, de faire connaître les faits sous leur vrai jour.

Le shérif de Montmagny, un vieillard aux cheveux blancs, le type du parfait gentilhomme, est actuellement en butte à de petites misères. On a cherché à le trouver en faute, mais comme il accomplit ses devoirs avec assiduité, honnêteté et équité, les efforts de ce côté ont été vains. On a donc eu recours à de vils moyens et on a inventé dans une certaine boutique à tout faire—une série de faussetés les unes plus mensongères que les autres.

On a attribué au shérif Lépine un langage brutal à l'adresse du condamné Morin. On a mis dans sa bouche des paroles odieuses qui, si elles avaient été prononcées, mériteraient la censure de celui qui les auraient proférées.

Mais, heureusement, ce langage barbare n'a jamais été tenu, ces paroles rudes n'ont jamais été dites, et tout ce qui a été raconté est une affaire de pure invention montée dans le but évident de nuire au shérif Lépine.

On a beaucoup parlé et on parle encore de Stanley, le célèbre explorateur. L'univers entier a eu longtemps les yeux tournés vers lui.

Il serait peut-être intéressant de mentionner ici les noms de ses prédécesseurs. Ils n'ont pas fait autant de bruit que Stanley, mais ils ne méritent pas moins qu'une gloire impérissable soit attachée à leurs noms.

Ces dignes émules de Stanley sont : Mungo, Park, Clapperton, Lander, Bolognesi, Antinore, Belzoni, Speke, Grant, Caillié, Burton, Schwcin-furth, Miani, Piaggia, du Chaillu, Barth, Vogel, Baker, Rohlf, de Compiègne, Marche, Livingstone, Machtigal, Cameron, le comte Romain Savorgan, de Brazza, Cialdi, Romolo, Gessi et beaucoup d'autres.

A ceux que je viens de nommer revient l'honneur d'avoir éclairé—en partie sinon complètement—les mystères qui planaient sur l'Afrique ; c'est à eux que nous devons des données quasi-certaines sur cette partie notable du globe terrestre qui avait été jusqu'ici inaccessible aux explorateurs de toutes nations.

Les courageux propagateurs du christianisme ne sont pas non plus étrangers aux explorateurs qui se sont succédés depuis 1795, date de la première tentative faite par Mungo Park pour pénétrer au centre de l'Afrique. Poussés par le désir d'évangéliser ces peuplades qui croupissaient dans l'ignorance la plus noire, ignorance pleine de préjugés et de superstitions comme en font naître le mahométisme et le fétichisme, ces braves pionniers du catholicisme se sont efforcés de stimuler l'amour des voyages chez les peuples de l'Europe. Ils ont démontré quel bien immense ces explorations pouvaient faire à la civilisation chrétienne. Ils ont fait voir les avantages que pourrait retirer le

monde civilisé en étendant ses relations commerciales parmi les peuples de l'Afrique.

On a fini par comprendre tout cela, et aujourd'hui les descendants de Cham ne nous sont pas inconnus, ni le pays qu'ils habitent.

J'ai lu quelque part—je ne puis préciser où—une recette contre le choléra. Cette recette est donnée en vers et quoique dite d'un ton badin, n'en est pas moins sérieuse. Je défie tous les hippocrates réunis en congrès, de trouver un meilleur préservatif.

Sans autre préambule, je cite mon anti-cholérique :

Un quarteron d'indifférence,
Autant de résolution
Dont vous ferez infusion
Avec le jeu de patience.
Point de procès ; force gaieté ;
Deux onces de société
Avec deux dragmes d'exercice ;
Point de souci ni d'avarice ;
Trois bons grains de dévotion ;
Point de nouvelle opinion,
Vous mêlerez le tout ensemble
Pour en prendre, si bon vous semble
Autant le soir que le matin
Avec un doigt de fort bon vin,
Et vous verrez que cette pratique
Au choléra fera la nique

Ces vers ont été composés, paraît-il, en 1832.

Extrait d'un album :
Les sots disent à une femme qu'elle a de jolies dents, un homme d'esprit la fait rire.

Raoul Renoult

FRÉDÉRIC II, DIT LE GRAND ROI DE PRUSSE

Il est dans l'histoire un nom illustre, immortel, qui, semblable à un astre répandant sur le fond noir du firmament une douce clarté, brille en lettres d'or sur les plus belles pages de l'histoire de Prusse ; c'est celui de Frédéric le-Grand.

Frédéric, fils de Frédéric Guillaume, naquit en 1712. Son enfance fut beaucoup mise à l'épreuve, car son père, détestant les faibles constitutions ne put souffrir davantage celle de son fils. Il lui donnait des travaux pénibles, et voyant que son fils ne les faisait qu'en murmurant, il voulut lui faire couper la tête comme le fit plus tard Pierre-le-Grand à son fils Alexis.

Pendant, il montra de bonne heure un goût fort prononcé pour les arts et les sciences.

Après la mort de son père, arrivée en 1740, il lui succéda sur le trône de Prusse.

Son premier acte fut d'augmenter et de perfectionner l'armée. Il déclara la guerre à Marie Thérèse, impératrice d'Autriche et la força, par le traité de Breslau, de lui donner la Silésie comme partage. L'Autriche voulut reprendre les armes, mais Frédéric la vainquit dans quatre batailles rangées, et se fit confirmer par le traité de Dresde dans la possession de la Bohême.

Pendant la guerre dite de sept ans, le roi de Prusse lutta seul contre la France, l'Autriche, la Saxe, la Suède et la Russie, tous coalisés. Il éprouva d'abord quelques défaites, mais grâce à son génie et à son activité, il parvint à vaincre ces puissances co-associées.

Il releva alors son pays qui marchait vers la ruine en augmenta considérablement les ressources, bâtit des villes et des villages et les fortifia, creusa des canaux, ouvrit des voies nouvelles, fit fleurir les arts et les sciences, et s'entoura d'hommes savants et sages. Son père en mourant lui avait laissé une armée sans aucune discipline ; Frédéric, voyant ce désavantage, l'aguerrit et la disciplina, et avec elle il vainquit toutes les forces de l'Europe ; l'on s'étonne encore, non sans raison, qu'il eut pu com-

battre des puissances dont chacune pouvait disposer des centaines de milliers de soldats.

Il mourut en 1786. Il fut le plus grand capitaine de son siècle et le premier des rois guerriers. Frédéric fut aussi un grand législateur. Il fit un code de lois très bien conçu, rétablit la justice dans tous ses droits, et fit régner sur son empire la confiance et l'équité.

Il ne pardonnait guère aux coupables et les châtaient sans toutefois passer au-delà des bornes de l'humanité. Avant de prononcer la sentence contre un accusé, il faisait d'abord examiner tous les griefs, s'en rapportait à ses conseillers, et enfin le condamnait s'il était coupable. Quelques prétendus savants lui ont reproché d'avoir profité de la faiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé et épuisé la Saxe, d'avoir réglé sur l'esprit des conquêtes, et sur la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne et la rigueur du droit font dépendre d'autres principes. "Mais quel est le prince, dit Feller, quelle est la nation qui puisse se vanter d'avoir toujours préféré la bonne foi et la justice à ses intérêts." Frédéric fut doux et affable envers ses semblables ; il aimait les catholiques et les protégea beaucoup ; il connaissait le catholicisme comme étant la vraie religion mais il ne pouvait l'épouser car il y allait de son trône.

Un jour qu'il avait assisté à la grand'messe, chantée dans la cathédrale de Breslau par le cardinal de Zinzendorf, il dit à ce prelat : "Les calvinistes traitent Dieu comme un serviteur, les luthériens comme leur égal, et les catholiques le traitent en Dieu." Il fonda l'Académie de Berlin qui devint aussi florissante que celle fondée par Richelieu.

La devise de ce grand prince fut "je veux" ; il voulut être brave, il voulut faire de la Prusse l'un des premiers Etats de l'Europe, il voulut être législateur, il voulut que ses déserts de Prusse se peuplassent, il vint à bout de tout, car son génie ne pouvait reculer devant aucun obstacle.

Frédéric aimait beaucoup les reparties libres, surtout lorsqu'il y donnait occasion, et s'en offensaient rarement. Dinant un jour avec l'abbé Bastiani, il lui dit : "Quand vous aurez la tiare (car je ne doute pas que vos vertus ne vous la donnent un jour) comment me recevrez-vous, lorsque j'irai à Rome, pour vous rendre mes hommages ?—Je dirai, répondit l'abbé en souriant, qu'on laisse entrer l'aigle noir afin qu'il me couvre de ses ailes, mais en même temps, je me garderai de son bec."

Écoutons Feller :
"Un génie vaste, vif et rapide, une étendue de vues qui embrassent tout, une promptitude qui réunissait presque au même instant et le projet et l'exécution, la science de la guerre portée à son comble, une vie dure, infatigable, un fonds inépuisable de ressources personnelles et politiques dans les circonstances pénibles, une administration ferme, égale, conséquente, seront toujours des idées attachées au nom du grand Frédéric II, roi de Prusse."

Pierre Bidard

NOS GRAVURES

AU PRINTEMPS

Au printemps, la feuille brise le vert bourgeon !
Au printemps, la fleur s'étale hors de son calice.
Au printemps, le passereau quitte l'abri sombre de son toit.
Au printemps, les bébés longtemps prisonniers vont s'ébattre dans les allées sableuses, au milieu des gazons, sous les arbres embaumés.

Les jeunes mères toutes heureuses et toutes fières y surveillent leurs joyeux ébats, rêvant de l'avenir bleu, des douces espérances que les premiers beaux jours inspirent à toute créature.

C'est ainsi que M. Reichan personnifie aujourd'hui dans nos colonnes, le renouveau de toutes choses, dans une jeune femme et un jeune enfant au milieu des herbes, et à l'ombre des arbustes en fleurs.

S. A. R. LE DUC DE CONNAUGHT

Le duc de Connaught est arrivé à Montréal, lundi dernier (2 juin 1890), à 10 heures du matin. A la gare Windsor, il fut reçu par l'échevin G.-W. Stephen, pro-maire; M. Glackmeyer lui lut une adresse, à laquelle le duc répondit en français. Une foule immense encombra la gare ainsi que le parcours du cortège jusqu'à la résidence de sir George Stephens (rue Drummond), où demeura le duc pendant son séjour à Montréal. Dans l'après-midi du même jour, il passa en revue les cadets des écoles, réunis sur les terrains du Montreal Amateur Athletic Association, ainsi que la brigade du feu, et fit le tour du parc Mont-Royal. Il alla sauter, en bateau, les rapides de Lachine. Le mercredi, il visita Ottawa.

Arthur-Guillaume-Patrice-Albert, duc de Connaught et Strathearn, comte de Sussex, duc de Saxe, et prince de Cobourg et Gotha, est le troisième fils de la reine Victoria. Il est né au palais de Buckingham, le 1er mai 1850, et fut baptisé le mois suivant; son parrain était le duc de Wellington. Jeune, il montra du goût pour les armes; il entra donc à l'école de Woolwich, et il y passa deux ans; en 1868, il entra dans les Ingénieurs Royaux comme second lieutenant; l'année suivante, il fut transféré aux Artilleurs Royaux. Il n'y servit que pendant quelques mois, ayant été transféré de nouveau, comme lieutenant, au 1er bataillon de la Rifle Brigade, ayant ses quartiers à Montréal. En 1871, au retour du régiment en Angleterre, il fut nommé capitaine. Il s'éleva graduellement et devint commandant du régiment (1880-1885). Sa première campagne fut celle des feniens qu'il fit sous le commandement du général Lindsay.

Le prince Arthur, qui a épousé une des filles du prince Frédéric-Charles de Prusse, est un parfait gentilhomme, et de plus, un véritable soldat. La duchesse, de son côté, est digne de son époux sous tous les rapports. Elle est bonne, douce, affable, et abordable par le petit comme par le grand.

NOUVELLE ÉGLISE ET COLLÈGE DE JOLIETTE

Nous avons commencé depuis quelque temps à donner à nos lecteurs des gravures représentant nos principaux édifices publics et religieux. Nous avons promené nos lecteurs à travers plusieurs de nos plus belles et plus riches campagnes; aujourd'hui nous les conduisons à Joliette, cette magnifique petite ville sortie de terre comme un prodige, grâce surtout à l'activité et au dévouement de son courageux fondateur, M. Barthélemi Joliette.

La fondation de la nouvelle église, dont nous donnons une gravure, date de 1887, et on espère qu'elle sera terminée pour la fin de l'année courante; elle remplace l'ancienne église due à la générosité de feu l'honorable Barthélemi Joliette. La vieille église étant devenue trop petite pour la population toujours croissante, disparaîtra lors de l'achèvement du nouveau temple. Ce dernier peut contenir environ 2,000 personnes.

Une fois terminée, l'église de Joliette sera un des plus beaux édifices religieux du Canada.

Sur la gravure que nous publions aujourd'hui, on aperçoit, à côté de l'église, le noviciat des clercs de Saint-Viateur. Nous extrayons d'une petite brochure les renseignements suivants à propos de ce monastère:

"L'inauguration du Noviciat eut lieu le 7 juin 1839, fête du Sacré Cœur

Mgr Ignace Bourget, second évêque de Montréal, désirant seconder le zèle d'un citoyen distingué et généreux de son diocèse, l'honorable Barthélemi Joliette, se mit à la recherche d'une congrégation religieuse qui voulût bien accepter la direction d'une maison d'éducation dans une petite ville naissante qui porte aujourd'hui le nom de Joliette. L'évêque de Montréal, de passage à Lyon, pour se rendre à Rome, se présente au P. Querbes et lui expose le but de sa visite. Il reçoit un premier refus, motivé sur l'insuccès d'une précédente tentative.

Mgr Bourget ne se découragea pas; il insista, faisant ressortir les avantages de cette fondation pour le bien des âmes et celui de l'Institut; il en assura le succès avec une conviction qui semblait de la certitude. Le P. Querbes se laissa persuader,

gagné plus encore par l'air de sainteté du prélat, que par la force de ses raisons. A son retour de Rome, l'évêque de Montréal prit avec lui trois enfants de la famille de St-Viateur et les installa dans la petite ville de Joliette, sous la direction du plus ancien d'entre eux, le frère Champagneur, qui, ordonné prêtre peu après, devait être le premier supérieur de la Colonie. En quelques années, cette communauté de Frères-catéchistes prit sa place parmi les institutions les plus importantes du Canada. Le noviciat fondé à Joliette vit accourir un nombre considérable de postulants. Les écoles des Clercs de St-Viateur se multiplièrent. Plusieurs collèges d'enseignement secondaire furent établis par eux, entre autres celui de Joliette, aujourd'hui un des plus prospères de la province de Québec. L'œuvre de St-Viateur a grandi et s'est étendue jusqu'aux États-Unis, où a été fondée une nouvelle province de l'Institut, non loin de l'importante ville de Chicago.

Le R. P. Ouerbes est mort le 1er septembre 1859, à l'âge de 66 ans.

Le collège Joliette a été fondé par l'hon. Barthélemi Joliette, avec l'approbation de Mgr Bourget, et est dirigé par les clercs de Saint-Viateur.

Le nombre des élèves est au-delà de 300.

Ce collège est une de nos plus belles institutions d'éducation. Plusieurs de nos principaux citoyens y ont puisé les rudiments de la science.

L'hon. B. Joliette, fondateur du collège de l'Industrie, maintenant Joliette, est né à St-Thomas de Montmagny, le 9 septembre 1789. La famille Joliette est originaire de l'ancienne province de Brie, dans cette partie du département de la Seine, connue aujourd'hui sous le nom d'arrondissement d'Epernay. Jean Joliette, le premier qui vint au Canada, épousa à Québec le 9 octobre 1639, Marie d'Abrancourt, de St-Varx, près de Soissons. Il est mort le 23 avril 1651, âgé de 55 ans, laissant quatre enfants: Adrien, Louis (ancêtre direct du fondateur), Zacharie, Marie.

M. B. Joliette demeura orphelin fort jeune, et fut élevé par les soins de sa mère, femme distinguée sous tous les rapports. Il étudia d'abord le droit, puis se décida ensuite à embrasser le notariat.

Il épousa à Lavaltrie, le 27 septembre 1813, Mlle Marie-Charlotte-Tarieu Taillant de Lanau-dièrre. En 1837, il se présenta comme candidat à la Législature provinciale, mais fut défait par son adversaire, M. Lacombe. Il fut plus heureux dans une autre élection.

Il est mort le 21 juin 1850.

Il a fait partie du conseil législatif, de la milice canadienne, etc.

Mme Joliette, sa digne épouse, est morte en 1871.

PROPOS DU DOCTEUR

DE L'HÉMOPTYSIE.—On désigne sous le nom d'hémoptysie le crachement de sang, quelle qu'en soit d'ailleurs la quantité expectorée.

Ce symptôme apparaît dans plusieurs maladies, le plus souvent dans la tuberculose, les maladies du cœur, les ruptures d'anévrisme, dans le scorbut et certaines maladies infectieuses. Il peut parfois se montrer au milieu des apparences de la santé la plus florissante. Chez beaucoup de malades, l'hémoptysie est précédée par une sensation de brûlure au devant de la poitrine; d'autres ressentent un goût fade, salé ou une sensation métallique dans la bouche. La quantité de sang est très variable, tantôt faible, tantôt très considérable. Mais il faut bien se garder de considérer comme une hémoptysie les crachats striés de sang sous l'influence d'efforts de toux puissants ou l'expectoration colorée par le sang provenant d'un saignement de la muqueuse nasale. L'erreur est facile à commettre si l'on n'est pas prévenu du fait. J'ajouterai également que le sang peut provenir des gencives. Quel sera le traitement? On fait coucher le malade, on s'efforce de calmer son inquiétude, car la vue du sang fait toujours peur, on fait avaler de la glace pilée en petits morceaux, on donne dans une cuillerée d'eau deux ou trois gouttes de solution de perchlorure de fer et on court chercher le médecin. Celui-ci, suivant le cas, formera une potion appro-

prisée, fera une injection sous cutanée d'ergotine, prescrira un vomitif. Mais je ne puis entrer à ce sujet dans des détails trop techniques.

LES BOISSONS EN ÉTÉ.—Au moment où les chaleurs vont revenir et où la sensation de la soif va se faire sentir plus vive, il me paraît utile de donner quelques conseils à propos des boissons, et surtout de l'eau.

Dans les pays où l'eau de source est à la portée des habitants, il n'y a qu'à ne pas trop boire et à attendre, pour se désaltérer, que le corps ne soit pas en état de transpiration. Mais, dans les villes, où l'eau est plus ou moins impure, il faut filtrer et faire bouillir l'eau qui doit servir à la consommation journalière. Une fois bouillie, on la laisse à l'air dans un récipient quelconque et on la boit deux ou trois heures après le refroidissement complet. Au lieu d'eau pure, on peut boire une infusion quelconque, par exemple celle de houblon. Le vin, la bière, n'ont besoin d'aucune préparation spéciale.

En été, évitez de boire des sirops, qui empâtent la bouche, augmentent la soif et enlèvent l'appétit; mais je ne suis pas l'ennemi d'un bon verre d'eau sucrée, légèrement additionnée d'un peu de jus de citron; c'est la classique limonade qui a l'avantage de redonner un peu de ton aux estomacs fatigués. Peut-on boire des liquides glacés? Oui, mais jamais à jeun. Jamais de lait glacé, par exemple; rien n'est plus dangereux. Le café froid est une boisson hygiénique en été, mais à condition d'être très étendu d'eau; c'est de la tisane de café qu'il faut prendre. Je donnerai sous peu quelques formules pour la confection de breuvages agréables.

DR AMBO.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de MAI a eu lieu samedi, le 7 juin, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant

1er prix	No.	6,411....	\$50.00
2e prix	No.	15,464....	25.00
3e prix	No.	40,472....	15.00
4e prix	No.	30,169....	10.00
5e prix	No.	27,903....	5.00
6e prix	No.	19,772....	4.00
7e prix	No.	13,465....	3.00
8e prix	No.	3,569....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun:

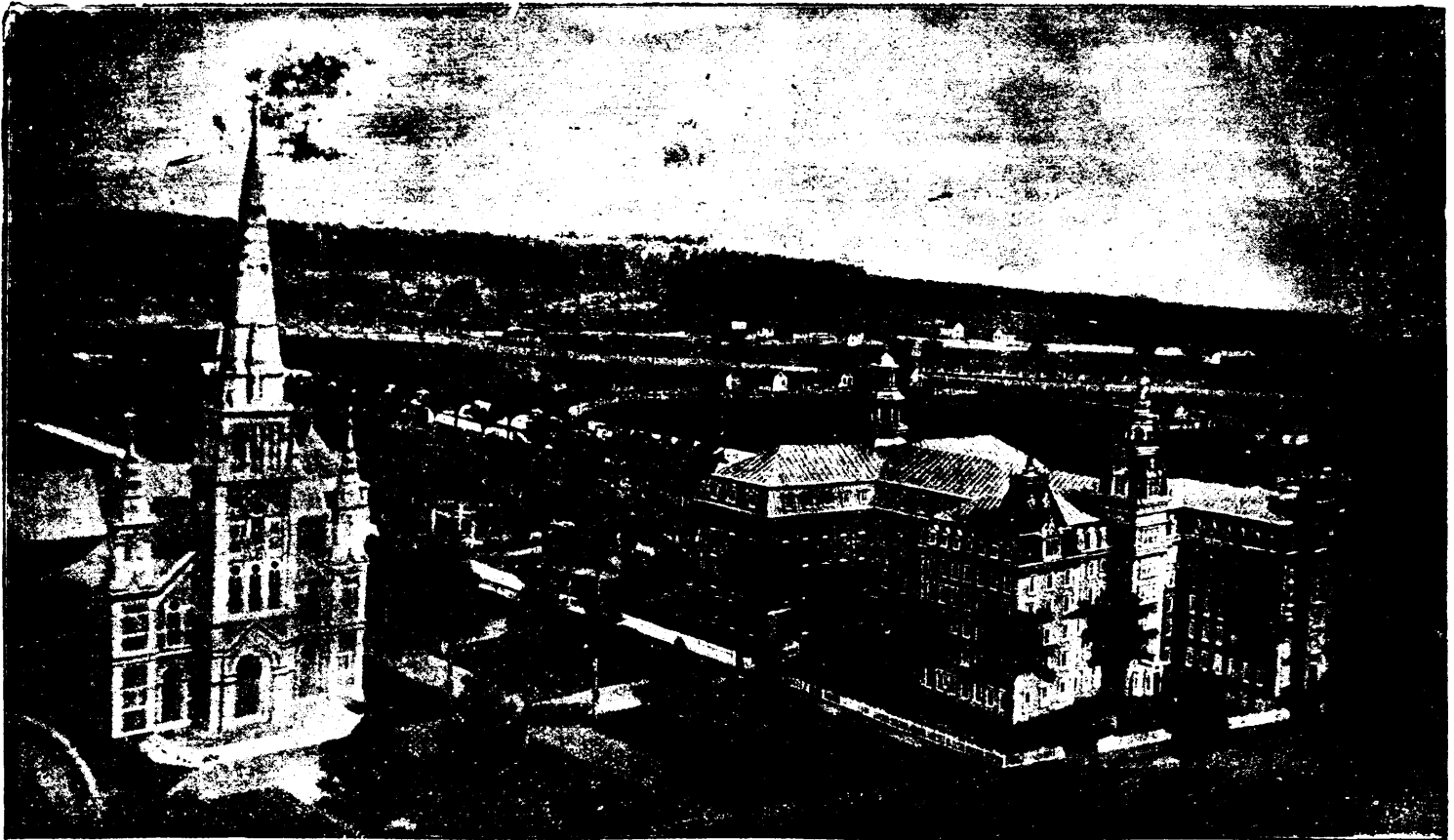
32	4,195	10,633	16,852	27,286	36,983
136	4,632	11,813	17,152	27,846	37,283
230	4,901	11,892	18,180	28,543	39,013
345	5,191	11,941	19,168	28,595	39,060
731	5,618	12,487	19,288	30,133	39,899
846	6,165	12,999	19,466	30,348	40,187
879	6,747	13,442	19,498	31,788	40,382
1,261	7,865	14,186	21,885	33,167	40,583
1,432	7,867	14,365	22,342	33,413	41,352
1,710	7,887	14,530	24,608	33,501	43,735
2,504	8,452	15,886	25,217	34,002	44,256
2,847	8,683	15,932	25,482	34,162	44,382
3,162	8,776	15,974	25,756	35,111	44,636
3,437	10,132	16,596	25,968	35,975	44,706
4,185	10,172				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de MAI, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.



S. A. R. LE DUC DE CONNAUGHT



JOLIETTE, P.Q. — VUES DE LA NOUVELLE ÉGLISE ET DU COLLÈGE

Photographie L. N. Roy.—Photo-gravure Armstrong

A TRAVERS LE CANADA

ILLUSTRATION DU FEUILLETON DE "LA PRESSE"



COMME DANS LA VIE

(VOIR LA PRESSE DE CETTE SEMAINE)

FEUILLETON DE "LA PRESSE"

Un soir, Alice s'approcha trop près d'une rampe de gaz qu'on avait négligé d'éteindre. Sa robe prit feu : en une seconde, elle fut environnée de flammes. Les uns se sauvèrent, les autres se mirent à crier ; il ne vint à l'idée de personne de secourir la malheureuse. Tout à coup, Chevrin s'élança, bousculant avec vigueur les abonnés et les figurants. Il saisit Mme Salbert entre ses bras, et étouffant courageusement le feu mortel, sans se préoccuper des brûlures qu'il se faisait à lui-même. Alice était sauvée, à peine atteinte ; mais l'aide-machiniste restait dangereusement blessé.

CHOSSES ET AUTRES

— Deux statisticiens ont publié des rapports sur les affaires des raffineries en 1888 et 1889 : il en résulte que la consommation du sucre aux Etats-Unis pour ces deux années a été de 2,846,965 tonnes. Les profits des raffineries ont été de $\frac{1}{2}$ de cent par livre.

— On expérimente en ce moment à la grande poste de New-York une machine qui timbre les lettres jetées à la boîte et oblitère en même temps les timbres collés sur l'enveloppe. Cette opération qui se faisait autrefois à la main et était assez lente, est exécutée très rapidement par la machine qui expédie 24,000 lettres à l'heure.

SUPERSTITIONS RUSSES.— Dernièrement est morte à Saint-Petersbourg une vieille femme qui laissait pour tout héritage un livret de Caisse d'épargne de deux cents roubles, plus cinquantes roubles, en pièces de cinq copeks argent.

A la liquidation de la succession personne ne voulut toucher aux petites pièces d'argent, lesquelles portent malheur, paraît-il.

Après un long débat il fut décidé que l'argent serait offert à un établissement de bienfaisance, mais aucun héritier ne voulut se charger du transport du legs malencontreux, et un employé de l'hospice a dû être envoyé pour recueillir le magot malfaisant.

Fust ou Faust (Jean), imprimeur, associé de Gutenberg, rompit l'association après que les fonds

furent employés à l'impression de la Bible. Quelques auteurs prétendent que Fust enseigna son art à Jean Mentel de Strasbourg, en fuyant de Paris, lorsqu'il fut poursuivi comme ayant vendu des exemplaires de la Bible et sortilège pour pouvoir les donner à un prix relativement bas ; c'est sans doute ce qui a donné lieu à l'opinion que Strasbourg pourrait être le berceau de l'imprimerie. Fust mourut en 1466, selon l'opinion la plus commune.

RECETTE POUR TROUVER UN MARI.— Plus de sens commun et moins d'esprit ;

Scruter mieux les mystères du ménage et moins les *Mystères de Paris* ;

Raccommoder ses chemises et ses bas, et ne pas faire de bracelets ; Lire la *Cuisinière Bourgeoise*, et abandonner le *Journal des Modes* ;

Ne pas étaler de toilettes qui effraient la bourse des candidats au mariage ;

Enfin prouver aux hommes qu'ils trouveront une aide dans leur épouse et non un embarras.

Quand les femmes seront bien convaincues de la bonté de cette recette, le nombre des célibataires diminuera.

FEUILLETON " DU MONDE ILLUSTRÉ "

MONTRÉAL, 14 JUIN 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

Bridget prit donc certaines dispositions, afin d'installer plus commodément ses hôtes dans son étroite demeure. M. de Vaudreuil occupait la chambre réservée à Joann ou à Jean, quand ils venaient passer une nuit à Maison-Close. L'autre chambre, celle de Bridget, devint celle de Clary. Toutes deux veilleraient alternativement au chevet du malade.

Quant à Jean, il n'y avait pas à s'inquiéter de lui ni de son frère, pour le cas où, à la suite des derniers événements, l'abbé Joann se hasarderait à venir voir sa mère. Un coin dans Maison-Close, il ne leur en fallait pas davantage.

Au surplus, Jean ne comptait pas rester à Saint-Charles. Dès qu'il serait tranquilisé sur l'état de M. de Vaudreuil, dès qu'il aurait pu s'entretenir avec lui des éventualités qu'il prévoyait, il reprendrait sa tâche. La défaite de Saint-Charles ne pouvait avoir définitivement consommé la ruine des patriotes. Jean Sans-Nom saurait les entraîner à la revanche.

La journée du 26 s'écoula paisiblement. Bridget put même, sans éveiller les soupçons, quitter Maison-Close, ainsi qu'elle en avait l'habitude afin de se procurer des provisions supplémentaires, et aussi quelque potion calmante. Depuis que la bourgade avait été évacuée, plusieurs maisons s'étaient rouvertes. Mais quel désastre, quelles ruines, surtout dans le haut quartier incendié et dévasté, du côté du camp, là où la défense avait été poussée jusqu'à l'héroïsme ! Une centaine de patriotes avaient versé leur sang dans ce funeste combat, la plupart tués ou blessés mortellement. En outre, une quarantaine de prisonniers avaient été faits. L'aspect était lamentable, à la suite des excès commis par cette soldatesque déchaînée que son chef essayait vainement de retenir.

Heureusement—et c'est la nouvelle que Bridget rapporta à Maison-Close—la colonne prenait ses dispositions pour partir.

Pendant cette journée, M. de Vaudreuil, dont la situation ne s'aggrava point, put reposer quelques heures. Son sommeil fut assez paisible. Plus de délire, plus de ces paroles incohérentes par lesquelles il demandait sa fille. Il avait conscience que Clary était près de lui, à l'abri des dangers auxquels l'eussent exposée la rentrée des loyalistes à Saint-Denis.

Tandis qu'il sommeillait, Jean dut faire à la jeune fille le récit des événements de la veille. Elle apprit tout ce qui s'était passé depuis que son père l'avaient laissée dans la maison du juge Fro-

ment, pour rejoindre ses compagnons à Saint-Charles ; comment les patriotes s'étaient battus jusqu'au dernier homme ; dans quelles circonstances, enfin, M. de Vaudreuil avait été emporté hors de la mêlée et conduit à Maison-Close.

Clary écoutait, le cœur oppressé, les yeux humides, se raidissant contre le désespoir. Le malheur, semblait-il, les rapprochait plus étroitement, Jean et elle. Tous deux sentaient combien ils étaient liés l'un à l'autre.

A plusieurs reprises, Jean se leva, profondément troublé, ayant horreur de lui-même, voulant fuir cette intimité que la situation actuelle rendait plus dangereuse encore. Après les quelques jours passés près de Clary à la villa Montcalm, il avait compté sur les événements qui se préparaient pour se donner tout entier à sa tâche. Et c'étaient ces événements qui avaient amené la jeune fille dans la maison de sa mère, en même temps qu'ils le contraignaient à s'y réfugier près d'elle !

Bridget eut bientôt reconnu la nature des sentiments qu'éprouvait son fils. L'effroi qu'elle en

amis, dit-il. Après avoir lutté jusqu'à la dernière heure, ils n'ont été accablés que par le nombre. Un de mes braves compagnons de Chipogan, ce pauvre Rémy Harcher, a été tué au début de l'action, sans que j'aie pu le secourir. Puis, Michel et Jacques, blessés à leur tour, ont dû quitter le champ de bataille, emportés par leur père et leurs deux autres frères. Où se sont-ils enfuis, lorsque la résistance est devenue impossible ? je l'ignore, mais j'espère qu'ils ont pu atteindre la frontière américaine. Le député Gramont, fait prisonnier, doit être maintenant dans les prisons de Montréal, et nous savons le sort que lui réservent les juges de lord Gosford. Pour MM. Farran et Clerc, je pense qu'ils se sont soustraits aux poursuites des cavaliers royaux. Étaient-ils sains et saufs ? Je ne saurais l'affirmer. Quant à Vincent Hodge, il m'est impossible de dire...

—Vincent Hodge, a pu se dérober à ce massacre ! répondit Clary. A la nuit tombante, il errait autour de Saint-Charles, vous cherchant, mon père. Mme Bridget et moi, nous l'avons rencontré sur la route. C'est grâce à lui que nous avons échappé aux violences de soldats ivres qui nous insultaient, et nous réfugièrent à Maison-Close. Sans doute, il est maintenant en sûreté dans quelque village des États-Unis.

—C'est un noble cœur, un vaillant patriote ! dit Jean. Ce qu'il a fait pour Mlle de Vaudreuil et pour ma mère, il l'a fait pour moi au plus fort de la bataille ! Il m'a sauvé la vie, et peut-être, eût-il mieux valu me laisser mourir !... Je n'aurais pas survécu à la défaite des Fils de la Liberté.

—Jean, dit la jeune fille, en êtes-vous donc à désespérer de notre cause ?

—Mon fils désespérer !... répondit vivement Bridget. Je ne le croirai jamais...

—Non, ma mère ! s'écria Jean. Après la victoire de Saint-Denis, l'insurrection allait s'étendre dans toute la vallée du Saint-Laurent. Après la défaite de Saint-Charles, c'est une campagne à reprendre, et je la reprendrai. Les réformistes ne sont pas encore vaincus. Déjà, ils doivent s'être réorganisés pour résister aux colonnes de sir John Colborne ! Je n'ai que trop tardé à les rejoindre... Je partirai cette nuit.

—Où irez-vous, Jean ? demanda M. de Vaudreuil.

—A Saint-Denis, d'abord. Là, j'espère retrouver les principaux chefs avec lesquels nous avons repoussé si heureusement les soldats de Gore...

—Pars donc, Jean ! dit Bridget en jetant sur son fils

un regard pénétrant. Oui, pars !... Ta place n'est pas ici !... Elle est là-bas, au premier rang...

—Oui, Jean, partez ! reprit Clary. Il faut rejoindre vos compagnons, reparaitre à leur tête... Que les loyalistes sachent bien que Jean-Sans-Nom n'est pas mort...

Clary n'en put dire davantage.

M. de Vaudreuil, à demi soulevé, prit la main de Jean, et, lui aussi, répéta :

« Partez, Jean ! Laissez-moi aux soins de votre mère et de ma fille ! Si vous revoyez mes amis, dites-leur qu'ils me retrouveront parmi eux, dès que j'aurai la force de quitter cette demeure !—Mais, ajouta-t-il d'une voix qui indiquait son extrême faiblesse, si vous pouvez nous tenir au courant de ce qui se prépare... s'il vous est possible de revenir à Maison-Close ! Ah ! Jean !... J'ai



Une quarantaine de patriotes étaient restés prisonniers.—Page 106, col. 1.

conçut fut égal à celui de Jean. Lui !... le fils de Simon Morgaz !... Mais l'énergique femme ne laissa rien voir de ses angoisses. Et pourtant, que de souffrances elle prévoyait pour l'avenir.

Le lendemain, M. de Vaudreuil fut instruit du départ des soldats de Witherall. Se sentant moins faible, il voulut interroger Jean au sujet des conséquences de la défaite de Saint-Charles. Qu'étaient devenus ses compagnons Vincent Hodge, Farran, Clerc, Sébastien Gramont, le fermier Harcher et ses cinq fils, qui avaient si vaillamment combattu dans la journée du 25 ?

Bridget, Clary et Jean vinrent s'asseoir près du lit de M. de Vaudreuil.

A la demande qu'il fit, Jean répondit en le priant de ne point se fatiguer par des interrogations répétées.

« Je vais vous apprendre ce que je sais de vos

tant besoin de savoir . . . ce que sont devenus tous ceux qui me sont chers . . . et que je ne reverrai jamais peut-être !

— Vous le saurez, monsieur de Vaudreuil, répondit Jean. Reposez-vous maintenant ! . . . Oubliez . . . jusqu'au moment où il faudra combattre ! ”

En effet, dans l'état où se trouvait le blessé, il importait que toute émotion lui fût épargnée. Il venait de s'assoupir, et cet assoupissement se prolongea jusqu'au milieu de la nuit. Aussi son sommeil durait-il encore, lorsque Jean quitta Maison-Close vers onze heures du soir, après avoir dit adieu à Clary, après avoir embrassé sa mère, dont l'énergie ne se démentit pas au moment où elle se sépara de son fils.

Au reste, les circonstances n'étaient plus les mêmes que deux jours avant, alors que Bridget empêchait Jean de se rendre à Saint-Denis. Depuis le départ de Witherall, les dangers étaient infiniment moindres. Saint-Denis était tranquille comme Saint-Charles. Depuis la défaite des réformistes dans la journée du 25, le gouvernement temporisait. Il y avait même lieu de s'étonner qu'il ne cherchât point à compléter sa victoire en lançant ses colonnes contre les vainqueurs du 23. Sir John Colborne n'était point homme à reculer, cependant, devant les représailles que provoquerait un retour offensif, et le colonel Gore devait avoir hâte de venger sa défaite.

Quoi qu'il en soit, à Saint-Charles et, par conséquent, à Maison-Close, on entendit parler de rien. La confiance était quelque peu revenue aux habitants de la bourgade. Après s'être dispersés au loin, la plupart avaient réintégré leurs maisons, et travaillaient déjà à réparer les désastres de l'incendie et du pillage. Dans les rares sorties que faisait Bridget, si elle n'interrogeait pas, elle écoutait, puis, elle tenait au courant M. et Mlle de Vaudreuil. Aucune grave nouvelle ne circulait dans le pays, aucune menaçante approche n'était signalée sur la route de Montréal.

Durant les trois jours qui suivirent, cette tranquillité ne fut troublée, ni dans le comté de Saint-Hyacinthe, ni dans les comtés voisins. Le gouvernement considérait-il la rébellion comme définitivement enrayée par l'écrasement de Saint-Charles ? On pouvait le croire. Songeait-il seulement à poursuivre les chefs de l'opposition, qui avaient donné le signal de la révolte ? C'était assez probable. Mais, ce que personne n'aurait pu admettre, c'était que les réformistes eussent renoncé à continuer la lutte, qu'ils se reconnussent définitivement vaincus, qu'il ne leur restât plus qu'à se soumettre ! Non ! Et à Maison-Close comme en tout le Canada, on s'attendait à quelque nouvelle prise d'armes.

L'état de M. de Vaudreuil ne cessait de s'améliorer, grâce aux soins de Bridget et de Clary. Si sa faiblesse était toujours grande, la cicatrisation de la blessure commençait à se faire. Par malheur, la convalescence serait longue, et l'époque était encore éloignée à laquelle M. de Vaudreuil serait assez rétabli pour quitter son lit. Vers la fin du troisième jour, il put prendre un peu de nourriture. La fièvre, qui le dévorait au début, avait disparu presque entièrement. Il n'y avait plus rien de grave à redouter, si aucune complication ne se produisait.

En ses longues heures inoccupées, Bridget et Clary, assises au chevet de M. de Vaudreuil, lui rapportaient tout ce qui se disait au dehors. Le nom de Jean revenait incessamment dans leur conversation. Avait-il pu rejoindre ses compagnons à Saint-Denis ? Laisserait-il sans nouvelles les hôtes de Maison-Close ?

Et, tandis que Clary restait muette, les yeux baissés, sa pensée au loin, M. de Vaudreuil s'abandonnait à faire l'éloge du jeune patriote, qui symbolisait la cause nationale. Oui ! Mme Bridget devait être fière d'avoir un tel fils !

Bridget, courbant la tête, ne répondait pas, ou, si elle répondait, c'était pour dire que Jean n'avait fait que son devoir, rien de plus.

On ne sera pas surpris que Clary eût ressenti une vive amitié, presque un amour filial pour Bridget, ni que son cœur se fût étroitement uni au sien. Il lui paraissait naturel de l'appeler "ma mère !" Et pourtant, lorsqu'elle voulait lui prendre les mains, il semblait que Bridget cherchât à les retirer. Quand Clary embrassait Bridget, Bridget

détournait brusquement la tête. Qu'y avait-il donc la jeune fille ne pouvait se rendre compte ? Ce qu'elle eût voulu connaître, c'était le passé de cette famille qui n'avait même plus de nom ! Mais Bridget restait impénétrable à ce sujet. La situation de ces deux femmes était donc celle-ci : d'un côté, abandon et affection quasi filiale ; de l'autre, extrême réserve, et parfois éloignement inexplicable de la vieille mère pour la jeune fille.

Dans la soirée du 2 décembre, Saint-Charles fut alarmé par quelques nouvelles inquiétantes, — si inquiétantes même que Bridget, qui les avait recueillies de part et d'autre dans la bourgade, ne voulut point les faire connaître à M. de Vaudreuil. Clary l'approuva, car il était inutile de troubler le calme dont son père avait si grand besoin encore.

Ce que l'on disait, c'était que les royaux venaient de battre à nouveau les patriotes.

En effet, le gouvernement n'avait pas voulu se contenter d'avoir vaincu l'insurrection à Saint-Charles. Il lui fallait encore venger l'échec que le colonel Gore avait subi à Saint-Denis. S'il y réussissait, il n'aurait plus rien à craindre des réformistes, traqués par les agents de Gilbert Argall, et réduits à se disperser à travers les paroisses du district. Il ne resterait plus qu'à frapper de peines terribles les chefs du parti insurrectionnel, détenus dans les prisons de Québec et de Montréal.

Deux pièces de canon, cinq compagnies d'infanterie, un escadron de cavalerie, avaient été mis sous les ordres du colonel Gore, qui était parti avec ces forces, très supérieures à celles des patriotes, et était arrivé à Saint-Denis dans la journée du 1er décembre.

La nouvelle de cette expédition vaguement répandue d'abord, était parvenue le soir même à Saint-Charles. Quelques habitants qui revenaient des champs, ne tardèrent pas à les confirmer. C'est dans ces conditions que Bridget en fut instruite, et, tout en les cachant à M. de Vaudreuil, elle n'avait pas hésité à les communiquer à Clary.

On imagine aisément ce que dut être l'inquiétude, ce que furent les angoisses de ces deux femmes.

C'était à Saint-Denis que Jean avait été retrouvé ses compagnons d'armes, afin de réorganiser l'insurrection. Seraient-ils assez nombreux, assez bien armés, pour résister aux royaux, ce n'était pas probable. Et alors, les loyalistes, une fois entrés dans la voie des représailles, ne les poursuivraient-ils pas à outrance ? N'en viendraient-ils pas à opérer des perquisitions dans les bourgades et les villages des comtés plus particulièrement compromis lors du dernier soulèvement ? Saint-Charles spécialement, ne serait-il pas soumis à des mesures de police, dont les conséquences pourraient être si graves ? Le mystère de Maison-Close ne serait-il pas enfin pénétré ? Que deviendrait alors M. de Vaudreuil, cloué sur son lit, et qu'il était impossible de transporter au delà de la frontière ?

Dans quelles trances Bridget et Clary passèrent cette soirée ! Déjà arrivait des nouvelles de Saint-Denis, et elles étaient désespérantes.

En effet, le colonel Gore avait trouvé la bourgade abandonnée de ses défenseurs. Devant les chances d'une lutte si inégale, ceux-ci s'étaient décidés à battre en retraite. Quant aux habitants, ils avaient quitté leurs maisons, se sauvant au milieu des bois, traversant le Richelieu, cherchant un abri dans les paroisses voisines. Et alors, ce qui s'était passé, lorsque Saint-Denis avait été livré aux excès des soldats, si les fugitifs ne le savaient pas, il n'était que trop facile de l'imaginer.

La nuit venue, Bridget et Clary vinrent au chevet de M. de Vaudreuil. A diverses reprises, il fallut lui expliquer pourquoi les rues de Saint-Charles, si paisibles depuis quelques jours, s'emplissaient de rumeurs. Clary s'ingéniait à donner à ces bruits une cause qui ne pût alarmer son père. Puis, sa pensée se reportant au delà, elle se demandait si la cause de l'indépendance n'avait pas reçu un dernier coup dont elle ne pourrait se relever, si Jean et ses compagnons n'avaient pas été forcés de reculer jusqu'à la frontière, si quelques-uns d'entre eux n'étaient pas tombés au pouvoir des royaux . . . Et lui, Jean, avait-il pu s'enfuir ? Ou plutôt, ne chercherait-il pas à regagner Maison-Close ?

Clary en avait le pressentiment, et, alors il serait

impossible de cacher à M. de Vaudreuil la défaite des patriotes.

Peut-être Bridget le craignait-elle aussi ? Et, toutes deux, absorbées dans la même pensée se comprenant sans échanger une parole, restaient silencieuses.

Vers onze heures et demie, trois coups furent frappés à la porte de Maison-Close.

"Lui !" s'écria la jeune fille.

Bridget avait reconnu le signal. C'était bien un de ses fils, qui était là.

Elle eut alors l'idée que ce devait être Joann qu'elle n'avait pas revu depuis plus de deux mois. Mais Clary ne s'y était pas trompée, et répétait : "C'est lui ! . . . lui . . . !"

Dès que la porte eut été ouverte, Jean parut et franchit rapidement le seuil.

V

PERQUISITIONS

A peine la porte fut-elle refermée, que, l'oreille contre le vantail, Jean écouta les bruits du dehors. De la main, il avait fait signe à sa mère et à Clary de ne pas dire un mot, de ne pas faire un mouvement.

Et Bridget qui allait s'écrier : "Pourquoi es-tu revenu, mon fils ?" Bridget se tut.

A l'extérieur, on entendait aller et venir sur la route. Des propos étaient échangés entre une demi-douzaine d'hommes, qui avait fait halte à la hauteur de Maison-Close.

"Par où est-il passé ?"

— Il n'a pu s'arrêter ici !

— Il se sera caché dans quelque maison du haut !

— Ce qui est certain, c'est qu'il nous a échappé !

— Et, pourtant, il n'avait pas sur nous cent pas d'avance !

— Avoir manqué Jean-Sans-Nom !

— Et les six mille piastres que vaut sa tête !"

En entendant la voix de l'homme qui venait de prononcer ces derniers mots, Bridget eut un tres-saillement involontaire. Il lui sembla qu'elle connaissait cette voix, sans pouvoir retrouver dans son souvenir . . .

Mais Jean l'avait reconnu, cet homme acharné à sa poursuite ! C'était Rip ! Et, s'il n'en voulait rien dire à sa mère, c'est que c'eût été lui rappeler l'horrible passé qui se rattachait à ce nom !

Cependant le silence s'était fait. Les agents venaient de remonter la route, sans avoir soupçonné que Jean eût pu se réfugier à Maison-Close.

Alors, Jean se retourna vers sa mère et Clary, immobiles dans l'ombre du couloir.

A cet instant avant que Bridget eût interrogé son fils, la voix de M. de Vaudreuil se fit entendre. Il avait compris que Jean était de retour, et il disait :

"Jean ! . . . C'est vous ? . . ."

Jean, Clary et Bridget durent aussitôt rentrer dans la chambre de M. de Vaudreuil, et, profondément troublés vinrent se placer près de son lit.

"J'ai la force de tout apprendre," dit M. de Vaudreuil, et je veux tout savoir !

— Vous saurez tout," répondit Jean.

Et il fit le récit suivant, que Clary et Bridget écoutèrent sans l'interrompre.

"L'autre nuit, deux heures après avoir quitté Maison-Close, je suis arrivé à Saint-Denis. Là, j'ai retrouvé quelques-uns des patriotes, qui avaient survécu au désastre, Marchessault, Nelson, Cartier, Vincent Hodge, Farran, Clerc, les avaient rejoints. Ils s'occupaient de la défense. La population ne demandait qu'à les soutenir. Mais, hier, nous apprimes que Colborne avait fait partir de Sorel une colonne de réguliers et de volontaires, pour piller et incendier la bourgade. Cette colonne arriva dans la soirée. En vain voulûmes-nous lui opposer quelque résistance. Elle pénétra dans Saint-Denis que les habitants durent abandonner. Plus de cinquante maisons ont été détruites par les flammes. Alors mes compagnons ont dû fuir pour ne point être égorgés par ces bourreaux, et gagner du côté de la frontière, où Papineau et autres attendaient à Plattsburg, à Rouse's Point, à Swanton. Et maintenant, les soldats de Witherall et de Gore vont envahir les comtés au sud du Saint-Laurent, brûlant et dévastant, réduisant les enfants et les femmes à

la mendicité, ne leur épargnant ni les mauvais traitements ni les affronts de toutes sortes, et l'on pourra suivre leurs traces à la lueur des incendies !... Voilà ce qui s'est passé, monsieur de Vaudreuil, et pourtant, je ne désespère pas, je ne veux pas désespérer de notre cause !"

Un douloureux silence suivit le récit que Jean venait de faire. M. de Vaudreuil s'était laissé retomber sur son chevet.

Bridget prit la parole, et, s'adressant à son fils qu'elle regardait en face :

"Pourquoi es-tu ici ? dit-elle. Pourquoi n'es-tu pas où sont tes compagnons ?"

—Parce que j'ai lieu de craindre que les royaux reviennent à Saint-Charles, que des perquisitions y soient faites, que l'incendie achève de dévorer ce qui reste de..."

—Et peux-tu l'empêcher, Jean ?

—Non, ma mère !

—Eh bien, je le répète, pourquoi es-tu ici ?

—Parce que j'ai voulu voir s'il ne serait pas possible que M. de Vaudreuil quittât Maison-Close, qui ne sera pas plus épargnée que les autres habitations..."

—Ce n'est pas possible !... répondit Bridget.

—Je resterai donc, ma mère, et je me ferai tuer en vous défendant..."

—C'est pour le pays qu'il faut mourir, Jean, non pour nous ! répondit M. de Vaudreuil. Votre place est là où sont les chefs des patriotes..."

—Là où est aussi la vôtre, monsieur de Vaudreuil, répliqua Jean. Écoutez-moi. Vous ne pouvez demeurer dans cette maison, où vous serez bientôt découvert. Cette nuit, un demi-mille avant d'arriver à Saint-Charles, j'ai été poursuivi par une escouade de police. Il n'est pas douteux que ces hommes m'aient reconnu, puisque vous les avez entendus prononcer mon nom. On fouillera toute la bourgade, et, lors même que je n'y serais plus, Maison-Close n'échappera pas aux perquisitions. C'est vous que les agents trouveront, monsieur de Vaudreuil, c'est vous qu'ils arracheront d'ici, et vous n'avez pas de grâce à espérer !

—Qu'importe, Jean répondit M. de Vaudreuil, qu'importe si vous avez pu vous réunir à nos amis sur la frontière !

—Écoutez-moi, vous dis-je ! reprit Jean. Tout ce qu'il faudra faire pour notre cause, je le ferai. Maintenant, il s'agit de vous, monsieur de Vaudreuil. Peut-être n'est-il pas impossible que vous puissiez gagner les États-Unis. Une fois hors du comté de Saint-Hyacinthe, vous seriez en sûreté, et il ne resterait plus que quelques milles pour atteindre le territoire américain. Que vous n'avez pas la force de vous traîner jusque-là, même si je suis là pour vous soutenir, soit ! Mais, étendu dans une charrette, couché sur une litière de paille comme vous l'êtes dans ce lit, n'êtes-vous pas en état de supporter ce voyage ? Eh bien, que ma mère se procure cette charrette, sous un prétexte quelconque,—celui de fuir après tant d'autres, de quitter Saint-Charles,—ou du moins, qu'elle l'essaie ! Et, la nuit prochaine, votre fille et vous, ma mère et moi, nous quitterons cette demeure, et nous pourrons être hors d'atteinte, avant que les massacreurs de Gore ne soient venus faire de Saint-Charles ce qu'ils ont fait de Saint-Denis, un monceau de ruines !"

Le projet de Jean valait d'être pris en considération. A quelques milles au sud du comté, M. de Vaudreuil trouverait la sécurité que ne pouvait lui assurer Maison-Close, si les royaux envahissaient la bourgade et perquisitionnaient chez les habitants. Ce qui n'était que trop certain, c'est que Jean-Sans-Nom avait été signalé aux hommes de Rip. S'il leur avait échappé, ceux-ci devaient croire qu'il s'était réfugié dans quelque maison de Saint-Charles. Et, alors, tous les efforts ne seraient-ils pas faits pour découvrir le lieu de sa retraite ? La situation était donc menaçante. A tout prix, il fallait que, non seulement Jean, mais M. de Vaudreuil et sa fille eussent quitté Maison-Close.

La fuite n'était pas impraticable, à la condition que Bridget pût se procurer une charrette, et que M. de Vaudreuil fût en état de supporter le transport pendant quelques heures. En admettant qu'il fût trop faible pour être reconduit jusqu'à la frontière, il était assuré de trouver asile dans n'importe quelle ferme du comté de Saint-Hyacinthe.

En résumé, il y avait nécessité d'abandonner Saint-Charles, puisque la police y faisait des recherches.

Jean n'eut pas de peine à convaincre M. de Vaudreuil et sa fille. Bridget approuva. Malheureusement, on ne devait pas songer à partir cette nuit même. Le jour venu, Bridget chercherait à se procurer un véhicule quelconque. Ainsi, à la nuit prochaine l'exécution du projet.

Le jour vint. Bridget avait pensé que mieux valait agir ouvertement. Nul ne trouverait singulier qu'elle se fût décidée à fuir le théâtre de l'insurrection. Nombre d'habitants l'avaient déjà fait, et, de sa part, cette résolution ne pourrait surprendre personne.

Tout d'abord, son intention avait été de ne point accompagner M. de Vaudreuil, Clary et Jean. Mais son fils lui fit aisément comprendre que, le départ une fois annoncé si ses voisins la revoient encore à Saint-Charles, ils soupçonneraient que la charrette louée avait dû servir à quelque patriote caché dans Maison-Close, que les agents de la police finiraient par l'apprendre, qu'ils s'en prendraient à elle, et que, dans son intérêt comme dans celui de M. et Mlle de Vaudreuil, il ne fallait point fournir le motif de procéder à une enquête.

Bridget dut se rendre à ces très sérieuses raisons. Lorsque la période de troubles serait achevée, elle reviendrait à Saint-Charles, et finirait sa misérable vie au fond de cette maison, dont elle avait espéré ne jamais sortir !

Ces questions définitivement résolues, Bridget s'occupa de se procurer un moyen de transport. Ne fût-ce qu'une charrette, elle suffirait pour atteindre le comté de Laprairie, que les colonnes royales ne menaçaient pas encore, Bridget quitta donc sa maison dès le matin. Elle était munie de l'argent nécessaire à la location, ou plutôt à l'acquisition du véhicule,—argent qui lui avait été remis par M. de Vaudreuil.

Pendant son absence, Jean et Clary ne s'éloignèrent pas de la chambre de M. de Vaudreuil. Celui-ci avait retrouvé toute son énergie. Devant l'effort qu'il aurait à faire pour supporter ce voyage il sentait que la force physique ne lui ferait pas défaut. Déjà même, une sorte de réaction avait modifié son état. Malgré sa faiblesse, très grande encore, il était prêt à se lever, prêt à se rendre de son lit à la route, lorsque le moment serait venu de quitter Maison-Close. Il répondait de lui,—au moins pour quelques heures. Après, il en serait ce qu'il plairait à Dieu. Mais, peu importait, s'il avait pu revoir ses compagnons, s'il avait assuré la sécurité de sa fille, si Jean Sans-Nom était au milieu des Franco-Canadiens, résolu à une lutte suprême.

Oui, ce départ s'imposait. En effet, si M. de Vaudreuil ne devait pas survivre à ses blessures, que deviendrait sa fille à Maison-Close, seule au monde, n'ayant plus que cette vieille femme pour appui ? Sur la frontière, Swanton, à Plattsburg, il retrouverait ses frères d'armes, ses amis les plus dévoués. Et, parmi eux, il en était un dont M. de Vaudreuil approuvait les sentiments. Il savait que Vincent Hodge aimait Clary, et Clary ne refuserait pas de devenir la femme de celui qui venait de risquer sa vie pour la sauver. A quel plus généreux, à quel plus ardent patriote eût-elle pu confier son avenir ? Il était digne d'elle, elle était digne de lui.

Dieu aidant, M. de Vaudreuil aurait la force d'atteindre son but. Il ne succomberait pas avant d'avoir mis le pied sur le territoire américain, où les survivants du parti réformiste attendaient le moment de reprendre les armes.

Telles étaient les pensées qui surexcitaient M. de Vaudreuil, tandis que Jean et Clary, assis à son chevet, n'échangeaient que de rares paroles.

Entre temps, Jean se levait, s'approchait de celle des fenêtres qui s'ouvrait sur la route et dont les volets étaient fermés. De là, il écoutait si quelque bruit ne troublait pas la route aux environs de la bourgade.

Bridget revint à Maison-Close après une absence de deux heures. Elle avait dû s'adresser à plusieurs habitants pour l'acquisition d'une voiture et d'un cheval. Ainsi que cela était convenu, elle n'avait point dissimulé son intention de quitter Saint-Charles,—ce dont personne n'avait été surpris. Le propriétaire d'une ferme voisine, Luc Archambault,

avait consenti à lui céder pour un bon prix une charrette, qui devait être amenée, toute attelée, vers neuf heures du soir, à la porte de Maison-Close.

M. de Vaudreuil éprouva un soulagement véritable, lorsqu'il apprit que Bridget avait réussi.

"A neuf heures, nous partirons, dit-il, et je me lèverai pour aller prendre place..."

—Non, monsieur de Vaudreuil répondit Jean, ne vous fatiguez pas inutilement. Je vous porterai dans cette charrette, sur laquelle nous aurons étendu une bonne litière de paille, et par-dessus un des matelas de votre lit. Puis, nous irons à petits pas, afin d'éviter les secousses, et j'espère que vous pourrez supporter le voyage. Mais, comme la température est assez basse, ayez la précaution de bien vous couvrir. Quant à craindre quelque mauvais rencontre sur la route... Tu n'as rien appris de nouveau, ma mère ?

—Non, répondit Bridget. Cependant on s'attend toujours à une seconde visite des royaux.

—Et ces hommes de police, qui m'ont poursuivi jusqu'à Saint-Charles ?..."

—Je n'en ai vu aucun, et il est probable qu'ils se sont lancés sur une fausse piste.

—Mais ils peuvent revenir... dit Clary.

—Aussi, partons-nous dès que la charrette sera devant la porte, répondit M. de Vaudreuil.

—A neuf heures, dit Bridget.

—Tu es sûre de l'homme qui te l'a vendue, ma mère ?

—Oui ! C'est un honnête fermier, et ce qu'il s'est engagé à faire, il le fera !"

En attendant, M. de Vaudreuil voulut se reconforter un peu. Bridget, aidée de Clary, eut vite préparé le frugal déjeuner, qui fut pris en commun.

Les heures s'écoulaient sans incidents. Nul trouble au dehors. De temps à autre, Bridget ouvrait la porte et jetait un rapide regard à droite et à gauche. Il faisait un froid assez vif. La teinte grisâtre du ciel indiquait le calme absolu de l'atmosphère. Il est vrai, si le vent venait à s'établir au sud ouest, si les vapeurs se résolvait en neige, cela rendrait très pénible le transport de M. de Vaudreuil,—au moins jusqu'aux limites du comté.

Malgré cela, toutes les chances semblaient être pour que le voyage s'accomplît dans des conditions supportables, lorsque, vers trois heures de l'après-midi, une première alerte se produisit à Saint-Charles.

Des sons éloignés se faisaient entendre vers le haut de la bourgade.

Jean ouvrit la porte et prêta l'oreille... Il ne put retenir un geste de colère.

"Des trompettes ! s'écria-t-il. Une colonne qui se dirige sur Saint-Charles, sans doute ?..."

—Que faire ? demanda Clary.

—Attendre, répondit Bridget. Peut-être ces soldats ne feront-ils que traverser la bourgade ?..."

Jean secoua la tête.

Et pourtant, puisque M. de Vaudreuil était dans l'impossibilité de partir en plein jour, il fallait attendre, ainsi que l'avait dit Bridget, à moins que Jean ne se décidât à fuir..."

En effet, s'il quittait Maison-Close à l'instant, s'il se jetait à travers les bois contigus à la route, n'aurait-il pas le temps de se mettre en sûreté, avant que Saint-Charles eût été occupé par les royaux ? Mais c'eût été abandonner M. et Mlle de Vaudreuil, alors qu'ils étaient exposés aux plus graves périls. Jean n'y songeait même pas. Et cependant, comment pourrait-il les défendre, si leur retraite était découverte ?

D'ailleurs, l'occupation allait être très rapidement opérée. C'était une partie de la colonne de Wittehall, envoyée à la poursuite des patriotes du comté, qui après s'être rabattue le long du Richelieu, revenait bivouaquer à Saint-Charles.

De Maison-Close, on entendait la sonnerie des clairons qui se rapprochait.

Cette sonnerie se tut enfin. Les troupes étaient arrivées à l'extrémité de la bourgade.

Bridget dit alors :

"Tout n'est pas perdu. La route est libre du côté de Laprairie. La nuit venue, il se peut qu'elle le soit encore. Nous ne devons rien changer à nos projets. Ma maison n'est pas de celles qui attirent les pillards. Elle est isolée, et il est possible qu'elle échappe à leur visite !"

(A suivre)

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 14 JUIN 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

—Ma mère !

Alors tous les soupçons de la première heure, toutes les craintes, tous les pressentiments s'évanouirent chez Marguerite. Elle éclata en sanglots ; ses bras s'ouvrirent, se tendirent vers Gironde, pendant qu'à l'appel suprême elle répondait d'un autre mot :

—Mon enfant !

Et Gironde s'abattait à ses genoux, cachant dans ses mains jointes sa honte, son épouvante, sa lâcheté. Patoche, doucement, entr'ouvrit la porte. Mais, apercevant le groupe formé par la mère et le fils, il la referma avec prudence, souriant et murmurant :

—Pas mal !

Longtemps Marguerite et Gironde gardèrent le silence. Tous deux ils se sentaient gênés pour des motifs opposés. Il serait bien difficile de raconter par quelle multiplicité d'impressions passait Mme de Cheverny. Le premier sentiment avait été du bonheur et de l'effroi. Dans le second il y eut de la surprise. Elle avait pris les deux mains de celui qu'elle croyait son fils. Elle les serrait dans les siennes et ses yeux tout brouillés par les larmes distinguaient à peine ses traits.

Pendant ce long silence, que de réflexions ! Certes, elle se sentait mère jusqu'au plus profond des entrailles. Elle adorait Bernard et Bernerette. Elle n'avait vécu que pour eux. Eh bien, elle se demandait si elle allait aimer d'une égale affection celui qu'elle retrouvait. Tout à l'heure elle craignait de l'aimer trop, à présent de ne pas l'aimer assez. Non pas qu'en elle quelque chose lui criât :

—Celui-là est un fourbe qui n'a rien de ton sang dans les veines.

Non. Elle croyait fermement qu'il était le fils de son premier mari. Mais ce n'est pas seulement la naissance qui fait la maternité. Les dévouements qui suivent, les sacrifices, les soins de tous les jours, les inquiétudes, tout cela forme une seconde maternité qui attache, plus étroitement que la première, la mère à l'enfant, l'enfant à la mère. Gironde n'avait été son fils qu'un jour. Depuis vingt ans, il n'était pas son fils. Il le redevenait aujourd'hui.

Mais cette lacune de vingt ans, n'était-ce pas comme un précipice qu'elle ne comblerait jamais ? D'autres, des étrangers, avaient passé auprès de ce jeune homme en laissant sur son cœur une empreinte. Laquelle ? bonne ou mauvaise ? Elle le saurait plus tard. Mais elle aurait beau faire. Cette lacune serait éternelle. Jamais, entre eux, ces souvenirs si doux de l'extrême enfance qui attendrissent, dans l'âge mûr, par leur naïveté. Car l'enfance est tout, dans la vie. Le reste n'est rien. L'homme plus tard vit de son enfance ; c'est là, qu'au milieu des orages, il va rechercher un peu de son cœur. L'enfance reste tout ensoleillée, si misérable qu'elle fût. Les misères mêmes s'enveloppent de la poésie lointaine des légendes et n'ont plus d'amertume.

Marguerite était triste parce qu'elle jalousait ces années écoulées où la mère n'avait point paru. Mais une profonde pitié la prenait en même temps, quand elle songeait à ce qu'avait pu être l'enfance de cet homme. Qu'était-il devenu ? Avait-il des vices ? Avait-il les deux grandes qualités qu'elle estimait par-dessus tout : la bonté et la justice ? Gironde relevait la tête et lui souriait, en répétant :

—Ma mère !

Elle ne répondit pas. Elle l'examinait avec anxiété, étudiant tous ses traits, cherchant à retrouver chez lui quelque ressemblance avec Julien Rémondet, le père. Les filles ne sont pas toujours le portrait des pères, elle le savait. Mais il est rare pourtant qu'il n'y ait pas en eux quelques traits rappelant le sang paternel. C'était cela qu'elle essayait de découvrir, en Gironde. Voilà pourquoi elle le regardait avec une sorte d'ardeur, comme un affamé contemplerait un morceau de pain ! comme un avare un trésor convoité !

Mais rien en lui, rien ne rappelait Julien Rémondet. Julien avait les cheveux châtiens, les yeux d'un brun clair, la moustache brune. Il avait le front large, le visage aminci aux pommettes et le menton accusé. Il était grand et très découplé. Gironde était plutôt petit, très élégant et très bien fait, il avait les pieds minuscules, la main mignonne. Les yeux étaient noirs et allongés, ombragés de cils très longs et si touffus que parfois ils voilaient le regard, adoucissant ce que celui-ci avait de trop brillant et lui donnant une singulière langueur. La peau était d'un brun ombragé, rappelant les races méridionales et les cheveux très drus avaient le noir luisant du charbon de terre. Où donc était Julien, en tout cela ? Nulle part ! Et elle, Marguerite, était presque blonde, avec de doux yeux bleus ! Elle soupira. Rien ne lui rappelait chez le jeune homme l'officier disparu.

Elle en restait surprise et attristée. Et dans le premier moment son cœur se ferma, se replia sur lui même pour ainsi dire, et elle ne trouva pas un mot de tendresse, pas une formule amicale pour témoigner à ce jeune homme combien elle était heureuse de le retrouver. Que de choses pourtant elle avait à lui dire ! Elle avait tant pensé à ce jour de délices infinies, dans des rêves impossibles, lorsqu'une espérance luisait encore en son esprit ! Et de tous ses rêves, gentilles et fondantes paroles maternelles dont elle s'était promis de lui caresser l'âme, elle ne se souvenait plus.

Et Gironde eut peur. Quelque instinct révélait-il à cette femme qu'on se jouait d'elle ? Il le crut et regarda Marguerite. Ses yeux exprimèrent son angoisse, mais Marguerite s'y trompa. Elle s'imaginait qu'il se voyait mal accueilli et qu'ayant aspiré après cette heure bénie pendant des années, il tombait soudain du faite de ses illusions devant une femme qui était sa mère, mais qui n'éprouvait pour lui que de l'indifférence. Là où il n'y avait chez lui que terreur et remords, elle vit, la pauvre femme, tristesse et reproche. Et cette impression, elle se hâta de la dissiper.

—Cher fils, cher enfant, dit-elle à voix basse, comme si elle craignait d'entendre l'écho de ses propres paroles, que de réflexions vous avez dû faire sur votre mère ! Et qu'avez-vous dû penser de votre abandon ? Sans doute, vous avez cru que j'étais coupable.

—Jamais je ne l'ai cru, jamais.

—Et que vous disiez-vous, dès lors ?

—Que le hasard vous avait privée de votre enfant, ou peut-être une volonté supérieure à la vôtre et contre laquelle vous avez dû résister vainement.

—C'est cela, c'est cela. Ce fut presque un crime, mon fils, et je n'en suis pas coupable. Je vous ai pleuré toute ma vie.

—Madame . . .

—Appelez-moi votre mère, mon enfant.

Le cœur du fourbe se serra, surpris par une émotion d'une intensité qui lui fit mal.

—Ma mère, dit-il en fermant les yeux, pendant que sa voix s'altérait, ma mère, je voudrais vous demander . . .

—Quoi donc ?

—Mon père vit-il encore ?

—Non. Il est mort le jour même de votre abandon. Je vous raconterai quelque jour cette triste et tragique histoire.

Marguerite essuya ses yeux. La première gêne s'en allait. Son cœur se fondait peu à peu. Et elle se sentait, maintenant, un immense besoin de confidences. Elle voulait non pas seulement parler d'elle, mais elle désirait entendre Gironde lui raconter sa vie par le menu, n'oublier aucun détail. Elle voulait qu'après cet entretien il ne fût plus un étranger pour elle, car il l'était encore. Alors elle pourrait l'aimer à son aise, puisqu'elle aurait tout appris de sa vie. Elle le lui demanda :

—Racontez-moi tout, dit-elle. Rappelez vos plus lointains souvenirs d'enfance. Parlez-moi surtout des braves gens qui vous ont servi de père et de mère et que je ne pourrai malheureusement remercier, puisqu'ils sont morts. Dites-moi comment vous avez pu, malgré leur pauvreté, vous instruire. Qui vous a soutenu ? Qui vous a encouragé ? Au lieu d'être ouvrier, puisque votre père adoptif était dans une position voisine de la misère, comment avez-vous pu sortir de votre village ? Comment vous retrouvée-je à Paris, bien mis, élégant, distingué ? Tout cela m'intéresse, mon enfant, c'est tout cela que je veux savoir. Ne vous pressez pas. N'oubliez rien. J'ai mon après-midi entière à vous consacrer.

Il obéit. Il était préparé à cette question. Il savait comment il devait y répondre. Son récit était fait. Chose singulière, dans ses détails inventés à plaisir, il se rencontra souvent avec les incidents mêmes de la vie de Jacques bien qu'il ne les connût pas.

C'est ainsi qu'il parla du père Gironde comme Jacques eût parlé du père Routard, disant combien il avait été bon et dévoué, quel cœur d'or c'était ! Il raconta, ainsi que Jacques aurait pu le faire, qu'il avait lu tous les livres qu'on lui avait prêtés, que cela lui avait donné le goût de s'instruire et qu'il prenait souvent sur ses nuits pour travailler. Il avait meublé peu à peu son esprit d'un grand nombre de connaissances. Et encore très jeune, quand la mort de son père adoptif le réduisit à ses seules ressources, il était parti pour Paris à pied, presque sans argent, couchant dans les granges ou sous les hangars, s'employant dans les fermes à quelque travail extraordinaire, pour payer l'écuelle de soupe qu'on lui tendait avec un morceau de pain et du fromage.

A Paris, il avait eu beaucoup de peine à se placer. Il fut d'abord garçon chez un marchand de vins, puis tint pendant deux heures par jour les écritures d'un petit tapissier, dont la femme venait de mourir et qui se trouvait lui-même malade. De là il passa chez un huissier, puis chez un avoué. Enfin chez Patoche. Il sortit de chez Patoche pour entrer chez Antoine de Pontalès.

—Mon frère ? dit elle avec surprise et inquiétude.

—J'ai appris, il y a deux jours seulement, que M. de Pontalès était votre frère.

Le prétendu Gironde raconta à Marguerite comment il avait appris ce secret de parenté qui le rapprochait ainsi d'elle et ajouta :

—J'en suis heureux, ma mère, car M. de Pontalès, chez qui je suis depuis plus d'un an, pourra vous parler de moi, si vous l'interrogez. J'ai acquis son estime et comme il est riche et influent, il m'aidera à faire ma fortune.

—Vous êtes ambitieux ?

—Je l'étais, parce qu'il faut bien un but à la vie. Maintenant que je vous ai retrouvé ma mère, e n'ai plus qu'une seule ambition : vous voir le plus souvent possible et me faire aimer de vous.

—Cher enfant !

—Nous nous verrons souvent, ma mère ?

—Certes, avec prudence, toutefois, dit-elle le cœur palpitant.

—Ma mère, j'ai une prière à vous adresser.

—Parlez, mon fils.

—Pourquoi ne me tutoyez-vous pas ? Pourquoi ne rapprochez-vous pas ainsi, et d'un seul coup, les deux bords de cet abîme que vingt ans d'inconnu ont creusé entre nous ? Votre tendre familiarité comblerait cet abîme. Il me semble que je serais près de vous.

—Je le veux bien, dit-elle.

Et pourtant cette idée la rendit triste et inquiète. Il lui parut que cette marque de tendresse, ainsi donnée à ce jeune homme, était volée à ses deux autres enfants. Ainsi, elle le mettait sur le rang des deux autres.

—Merci, mais, mais . . .

Il s'arrêta. On eût dit qu'il avait autre chose à demander.

—Quoi encore ? fit-elle en souriant.

Et tout à coup elle songea qu'il avait peut-être besoin d'argent, qu'il n'osait l'avouer. Elle était riche. Elle aurait dû y penser tout d'abord. Il avait des goûts d'élégance qui peut-être l'avaient

endetté. Comment n'y avait-elle pas songé plutôt ? Elle lui dit :

—Confiez-moi tout. Je ne veux pas que vous ayez le moindre ennui ; vous avez des créanciers ? vous êtes gêné ?

Il rougit. Elle crut l'avoir fâché.

—C'est une mère qui vous parle ! dit-elle.

—Mère, j'ai vécu seul jusqu'aujourd'hui, sans protection. Et je continuerai de vivre sans recours à personne. Il se peut que vous soyez riche, mère. Tant mieux, mais je l'ignorerai toujours. Votre fortune ne m'appartient pas, elle est à vos enfants. Elle est à vous et à votre mari. Du reste, je gagne largement de quoi vivre. M. de Pontalès me donne cinq cents francs par mois et je n'ai pas de dettes. Tranquillisez-vous !

—J'avais cru deviner que vous vouliez me de mander quelque chose.

—C'est vrai.

—Dites, car je ne devinerai plus.

—Je n'ose.

—Pourquoi ?

—Cela me semble énorme, à présent que j'y pense.

—Qui sait ? Dites toujours, mon fils.

—Vous ne me tutoyez plus ?

—Aie confiance en moi. Que désires-tu ?

Il parla plus bas encore.

—J'ai un frère, n'est-ce pas ?

—Oui, Bernard.

—Et une sœur ?

—Bernerette.

—Je les aime sans les connaître. Les connaîtrai-je jamais ?

—Cela est grave.

—Vous voyez mère, que j'avais raison tout à l'heure d'hésiter

Et il ajouta avec amertume :

—Je n'aurai jamais que la seconde place dans votre cœur.

—Oh ! mon fils

Pardon, mère.

—Je ne refuse pas, seulement il faut me laisser le temps d'y songer. Certes, mon enfant, je te verrais avec joie au milieu de la famille qui est la mienne, et s'il se pouvait que tu ne me quittasses point, je serais complètement heureuse. Et s'il t'est défendu par les lois de le réclamer, ce droit, je te le reconnais, car il vient de mon cœur. N'as-tu pas souffert assez longtemps de ton isolement ? Par bonheur, dans cette solitude, ton âme ne s'est pas desséchée. Tu as rencontré de braves gens qui t'ont appris à être bon. Mais la vie te doit quand même une compensation. Et où la trouveras-tu, cette compensation, si ce n'est auprès de moi ? Puisque tout naturellement ton cœur s'élançait vers Bernard et vers Bernerette, puisque tu ressens pour eux de l'affection, au lieu de les envier, eux plus heureux que toi, je ne puis t'empêcher de les aimer. Je n'ai pas le droit de t'appeler mon fils. Bernard et Bernerette ne sauront jamais que je suis ta mère, mais je serais heureuse entre toutes, malgré les tristesses du passé, si mon fils et ma fille t'aimaient comme leur frère. Ne serait-ce pas justice et pourquoi ne t'aimeraient-ils pas ?

—Alors, mère, je les connaîtrai bientôt ?

—Oui.

—Je pourrai devenir leur ami ?

—Oui. Laisse-moi seulement le temps de réfléchir à cette présentation. Elle se fera, je l'espère du reste, le plus naturellement du monde. Il y a, entre mon frère Antoine et moi, des souvenirs qui nous ont éloignés l'un de l'autre. Les deux familles ne se voient pas. J'oublierai ces souvenirs. Mon frère viendra rue Ampère et nous irons rue de Courcelles. Puisque tu es attaché à Pontalès, tu seras vite de nos réunions. Est-ce cela que tu désires ?

—Oh ! ma mère, que vous êtes bonne !

—Je suis bonne pour moi, surtout, mon fils. Te voir presque librement ! Comprendre tes regards pleins de respect, de reconnaissance et de tendresse ! Te faire vivre de ma vie ? Te montrer que, malgré le secret de ma première union, j'ai su inspirer autour de moi le respect, l'affection, le dévouement. Puis-je avoir un autre rêve que celui-là ? Et ne suis-je pas sûre de voir tous les jours grandir ton propre amour filial par le spectacle même de l'amour filial de ton frère et de ta sœur ?

Seulement, mon fils, il te faudra une extrême prudence. Songe qu'un mot, qu'un regard, qu'un rien, échappé à ta tendresse peut perdre ta mère, et briser sa vie. Car je mourrais, mon enfant, de la révélation du secret de ta naissance. Il y a des secrets qui tuent. Celui-là est du nombre.

—C'est à mon tour de vous dire : Mère ayez confiance en moi.

—J'aurai confiance, mon fils.

—J'ai entendu dire par Patoche que vous ne deviez pas demeurer longtemps à Paris.

—En effet, mon mari a été nommé colonel d'un régiment en garnison à Nancy. Je le suivrai naturellement dans sa nouvelle garnison. Je l'aurais suivi au Tonquin si j'avais pu emmener avec moi mes deux enfants.

—M. de Cheverny est colonel du 145^e de ligne je crois ?

—Oui.

—Le hasard a bien fait les choses, mère, car je suis moi, sous-lieutenant de réserve au même régiment. C'est au 145^e que j'irai prochainement passer ma période de vingt-huit jours et faire les grandes manœuvres.

—J'aurai donc deux de mes enfants dans ce régiment, car mon fils Bernard va s'y engager dans quelques jours.

—Tant mieux.

—De Nancy à Paris, il ne nous sera pas comode de nous voir, mon enfant. Mais je ferai de fréquents voyages à Paris. Toi-même en dehors de ton temps de service, tu pourras venir à Nancy. J'habiterai le château des Aulnaies, en dehors de la ville. Mon mari l'a acheté et est en train de le meubler. Les Aulnaies sont en pleine campagne, la liberté y est grande. Enfin, il se peut que nous trouvions, à Nancy ou dans les environs, une situation en rapport avec tes goûts. Tu ne tiens pas à Paris ?

—Je serai heureux partout où je serai près de vous.

—De près comme de loin, je veillerai sur toi, mon enfant.

Marguerite et Pierre Gironde se quittèrent, après avoir causé longtemps encore. Elle ne pouvait, la pauvre mère, si indignement trompée, se rassasier de l'entendre, celui-là qu'on lui disait être son fils. Elle s'emplissait les yeux et le cœur de ses paroles, de ses regards, de ses douceurs et de ses câlineries. Ils convinrent de se revoir tous les jours, tant que durerait le congé du colonel de Cheverny. Elle ne devait partir pour Nancy qu'à la fin du mois.

Lorsqu'elle sortit du bureau de Patoche, il l'accompagna jusque sur le carré et penché sur la rampe de l'escalier il l'écoutait descendre. Il entendit le roulement d'une voiture. Elle était partie. Il poussa un soupir et rentra.

Dans le bureau, nonchalamment appuyé contre la caisse, Patoche le contemplait avec un sourire de bonhomie cruelle.

—Compliments, mon fils, tu as fort bien joué ton rôle.

—C'est horrible ! murmura Gironde.

Patoche se mit à rire.

—Ce n'est pas si difficile que tu crois, il n'y a que le premier mensonge qui coûte, et pas si horrible, ma foi, que tu veux bien le dire. En t'écoutant tout à l'heure t'exprimer si chaleureusement je me félicitais du choix que j'avais fait de ta per, sonne, et en regardant madame de Cheverny, en la voyant si heureuse, les yeux emplis de larmes de joie, je réfléchissais sur la mauvaise action que nous commettions là n'était pas un bien grand crime, puisque grâce à nous cette femme éprouvait tous les bonheurs de la maternité. Voistu, garçon, en ce monde, c'est la foi qui nous sauve. Elle te croit son fils. Le serais-tu vraiment, qu'elle n'en aurait pas plus de joie. Donc, tout est bien. Moi je n'ai pas plus de remords qu'un enfant qui vient de naître. Et je me sens léger comme une hirondelle. Tra la la, tra la la...

Il esquissa, en fredonnant, un pas de valse. Son gros ventre ballotait sur ses cuisses et les longues basques de son habit passé de mode, voltigeant autour de lui, faisaient de Patoche, chose curieuse, la caricature énorme du gentil oiseau qu'il venait de nommer.

—Voyons, ne prends donc pas cet air de ca-

davre. Tu n'es pas coupable de rien. Je suis responsable de tout et en avant la musique. Tra la la.

—Oui, c'est horrible, répéta Gironde. J'avais le cœur déchiré en écoutant cette femme me parler doucement, comme à son fils. Il me prenait des envies de me jeter à ses pieds et de tout lui dire.

—Hé ! prends garde, garçon !

—Je ne l'ai pas fait et je ne le ferai pas. Puisque j'ai résisté une première fois à ce mouvement, je résisterai jusqu'à la fin. Soyez tranquille.

—A la bonne heure. Tra la la, tra la la.

—En l'écoutant, je vous l'avais dit, Patoche, c'est ce que je craignais, il me revenait de vagues souvenirs de mon enfance. Ses paroles n'étaient plus pour moi qu'une musique, pareil à un accord lointain, rythmant ces souvenirs. Et je revoyais alors mes premières années, là-bas en Italie, au pied des rudes montagnes baignées par la mer bleue, les courses dans les rochers, les longs sommeils sous les oliviers à l'ombre desquels dorment les couleuvres, puis la rentrée à la maison, tout près de la mer avec la petite barque de pêche toujours dansante, et dont la voile, quand on l'apercevait de loin, avait toutes sortes de couleurs, selon que le soleil l'éclairait. Je revoyais tout cela, j'entendais mille choses harmonieuses échappées depuis longtemps de mon esprit. Et tout cela, c'était la tendresse trompée de cette mère qui l'évoquait.

Et si je ne lui ai pas révélé notre sacrilège, à cette mère, c'est que j'ai été lâche, c'est que j'ai pensé que vous ne pardonneriez pas, je me suis vu perdu, la honte sur moi, la vie désormais impossible, votre haine acharnée à ma perte. La pauvre femme ! Rien n'a crié en elle que je suis un fourbe, un imposteur, un misérable. Rien ! Rien ! C'est dommage. Je vous le jure, Patoche, cela m'eût soulagé de la voir tout à coup se dressant, les yeux remplis de mépris, m'accuser de mensonge. Mais elle m'a cru ! son cœur a soif de tendresse et s'abreuve à la coupe qu'on lui a tendue.

—Tra la la, chantonnait Patoche. Tout cela c'est de la poésie, mon garçon, et nous sommes en réalité. Du reste, la poésie, ça dore la vie, on dore bien les pillules, je ne t'empêche pas d'en avoir.

Mais Gironde ne semblait pas entendre ces plaisanteries cyniques. Toujours sombre, toujours les yeux baissés, il disait à mi-voix :

—Cette pauvre femme, je ne sais pourquoi il me semble que je vais l'aimer comme si elle était ma mère !

VIII

Nos lecteurs ont dû voir que Patoche était, avant tout, un homme pratique. Ils savent également que ce n'était pas pour le seul plaisir de conduire les fils d'une intrigue savamment ourdie qu'il avait amené Pierre Gironde dans les bras de Mme de Cheverny.

Patoche voulait faire sa fortune. Le hasard l'avait bien servi jusque-là, mais il se méfiait du hasard. Si jamais Mme de Cheverny concevait sur lui comme sur Gironde quelques doutes, adieu la fortune rêvée. Et les dangers pouvaient naître de plusieurs côtés.

Marjolaine, qui avait menti à Patoche en tronquant les détails de l'abandon de Jacques, pouvait être amenée à dire la vérité toute entière à la comtesse. Au lieu d'un fils, Marguerite se trouverait en présence de deux enfants. Il lui faudrait choisir, et Marjolaine, ayant avancé un fait, sans nul doute le prouverait. C'était le premier danger. D'autres périls venaient de l'intimité établie entre Jacques et la famille de Cheverny. Un danger encore, c'étaient les remords de Gironde.

Il ne fallait donc pas perdre de temps. Quand il aurait entre les mains de quoi vivre désormais, et largement vivre, il disparaîtrait. Ce qu'il lui restait à faire pour le moment, c'était tout d'abord de frapper le premier coup à la caisse de Mme de Cheverny. En second lieu, c'était de mettre Jacques et Marjolaine dans l'impossibilité de lui nuire. Pour cela, il fallait briser l'intimité naissante entre eux et la famille du colonel. C'était facile. Il y songerait. Cela lui donnerait du répit.

(A suivre)

USAGES ET COUTUMES

L'HOSPITALITÉ. (Suite)

On doit à ses invités son temps, ses pensées; ils sont l'objet des plus constantes préoccupations.

Si on a des chevaux, des voitures, des domestiques, on les met à la disposition de l'invité. A la rigueur on se prive de leurs services pour qu'il puisse en user largement.

Les gens de goût ne commettent pas la faute de conduire leur invité de fleur en arbre, de champs en vergers, de bois en prés, pour étaler les richesses ou les charmes de leur propriété. Cette revue, si intéressante pour l'hôte, est assommante... pardon! pour l'invité, qui est contraint d'admirer, de s'extasier, quand tout cela lui est peut-être indifférent, quand dans son par-dessus il critique peut-être l'ordonnance des jardins, la culture des terres, etc. Il jouirait de tout beaucoup mieux, il admirerait plus sûrement, si on le laissait découvrir tout seul les beautés du domaine. On en agit de même pour les galeries de tableaux, les collections, etc., qu'on peut posséder.

(A suivre)

L'honorabilité et l'intégrité de la direction de la Cie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane sont maintenant pleinement établies par tout le pays. Tous ceux qui en connaissent quelque chose, savent que tous les tirages de la compagnie ont été faits avec la plus grande franchise, et que tous les prix ont été payés en entier et promptement. Des milliers sont prêts à en témoigner. La charte de la présente compagnie doit durer encore cinq ans.

Avs aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille



CHESTER'S CURE!

Pour la Toux Thumes L'Asthme Bronchites Enrouements Catarre Etc., etc

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez:

W. E. CHESTER

461 - rue Lagachetière, Montréal - 461

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite..... 50

Le Musée des Familles, publication bimensuelle. Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs, Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France)

Cravates job de 50c pour 25c
Corps et Caleçons mérino de \$1 pour 75c
Chemises non-lavées à 75c supérieure
Chemises sur commande \$1.50
Voyez nos Chapeaux de \$1 et plus

GUIMOND
15 ST-LAURENT

Banque Ville - Marie

AVIS

Est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi pour cent (3½ %) payable le deuxième jour de juin prochain, a été déclaré pour le semestre courant, sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transports seront en conséquence fermés du 21 au 31 mai inclusivement.

AVIS est aussi donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires de la dite Banque, aura lieu en son bureau principal, à Montréal, MERCREDI, le DIX-HUIT JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du Bureau de Direction,
U. GARAND.
Caissier.

Montréal, 24 Avril 1890.

Banque Jacques Cartier

DIVIDENDE No 49

Montréal, 23 avril 1890.

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI pour cent, sur le capital versé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque, à Montréal, le et après LUNDI, le deux Juin prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 19 au 31 Mai, les deux jours inclus.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au Bureau de la Banque, MERCREDI, le dix-huitième jour de Juin prochain, à une heure p.m.

Par ordre du Bureau,
A. DE MARTIGNY.
Direct.-Gérant.



La Chevelure, c'est la Santé!

Le REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE est une lotion douce et rafraîchissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

3 MAISONS RECOMMANDEES

SOREL
HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop.

QUEBEC
Hotel du Lion d'Or. E.-G. BOULÉ & Cie. pr.
105, Grande Allée, Québec

TROIS-RIVIERES
N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Mérinos à Soutanes, etc.

HOTEL DUFRESNE
JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

MONTREAL
THE BRITISH CIGAR STORE
1574, rue Notre-Dame

RESTAURANT VICTOR
594, rue Lagachetière

CHAUSSURES
J. D. LATOUR & CIE., 1831, r. Ste-Catherine

HOTEL DU CANADA
A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse
MONTREAL

Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

HOTEL RICHELIEU
ISIDORE DUROCHER & CIE
MONTREAL

Cet Hôtel de première classe, si bien connu du public, vient de réouvrir; ces entrées sont maintenant sur la rue Saint-Vincent, et il n'y aura plus de communications par la Place Jacques Cartier.

HOTEL RIENDEAU
58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER
Montréal

Cet hôtel de première classe, qui était autrefois au No 61, rue Saint-Gabriel, vient d'être transporté au No 60, Place Jacques Cartier.

Prix très modérés, cuisine française.
J. RIENDEAU, Propriétaire.

J. BISAILLON,
1599, Rue Notre-Dame
Spécialité de Parfumeries Françaises des Célèbres maisons Parisiennes

Articles de Fantaisie, Perruques, Braids et Toupets.—Chambres de bain pour Dames et Messieurs.

F. X. Z. GERMAIN,
1396, Rue Sainte-Catherine
MARCHAND DE MEUBLES NEUFS ET DE SECONDE MAIN

Le plus haut prix sera payé pour les Meubles de Seconde Main.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUESAINT - JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Epargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Elévateur 4e plancher. Chambre 3 et 4

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
724 NOTRE - DAME, MONTRÉAL
ROB. W. TYRE, Gérant.
AGENTS POUR LA VILLE
ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

ANNONCE DE John Murphy & Cie

GRAND SUCCES!

Notre grande vente de rideaux et tapis de tables, à 25 pour cent d'escompte, se continue avec succès, et nous invitons les pratiques de venir faire leur choix de bonne heure.

Nous offrons également un joli choix de "Rugs" en tapis Turquis pour plancher, aux mêmes conditions, 25 pour cent d'escompte.

Encore Meilleur Marché

Un grand lot de "Tidies" en mousseline madras, couleurs et dessins les plus riches, pour ornements de chaises et sofas, réduits à

Moitié Prix

Feutre! Feutre! Feutre!

Assortiment complet de toutes les nouvelles nuances.
Velour blanc et crème pour dessins en peintures.

50 Douzaines

de boucles en iaies noirs pour ornements de robes, à moins de la moitié du prix, valant depuis 30 à 50c, pour être vendues 15 cts chacune.

Boucles de Fantaisie

pour garnitures de robes, en très grand choix

Rubans à Ceinturons, à moitié prix

Très jolis rubans à ceinturons, qualités extra en satin moiré et barré, couleur cardinal, rose, blanc, crème et bleu ciel, valant \$2.00, réduit à \$1.00.

Grand Lot

de collets en mousseline et en dentelle pour enfants, réduits à 5 et 10c.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Demandez le Pond's Extract. Evitez les imitations

POUR



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamôis.

Tous les Maux
Hémorrhoides
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette

SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT

Il guérit les
Engelures
Enrouements
Rhumatismes
Maux d'Yeux
Hémorrhagies
Inflammations
Maux de Gorge

Préparé seulement par la POND'S EXTRACT CO. 76 Fifth Avenue New York

Colonne Carsley

Franges artistiques
Franges artistiques

Toutes les dames devraient venir examiner l'assortiment considérable de franges artistiques on soie que nous avons en magasin.

S. CARSLY.

Franges pour taseaux
Franges pour taseaux

De toutes nuances, convenant pour rideaux, taseaux, etc. Prix 10c la verge et au-dessus.

S. CARSLY

Ceintures pour dames
Ceintures pour dames

Dans les derniers goût, comprenant la mode Marguerite, Lawn Tennis, Newmarket et la nouvelle couture Oose Belt.

S. CARSLY.

Ceintures en toile
Ceintures en toile

Convenant pour costumes d'été, de couleurs assorties.

S. CARSLY.

8c—Perle romaine—8c
8c—Perle romaine—8c

Le bouton en perle romaine, le meilleur pour les étoffes à robes que l'on fait laver; nuances dans les derniers goûts, 8 cts la douzaine.

S. CARSLY.

Boutons pour robes
Boutons pour robes

En acier, jais, or, argent, perle, ivoire, or et en soie, l'assortiment le plus considérable que l'on ait jamais vu en Canada.

S. CARSLY.

Nouveautés dans le département des dentelles

Nouveautés en dentelles
Nouveautés en toiles
Nouveautés en mousselines
Nouveautés en soies

Cols en dentelle, 10 cts et au-dessus chacun.

Cols en soie, 5 cts et au dessus chacun.
Cravates en mousseline, 5c chacun.
Cravates en soie, 10c chacune.
Mouchoirs en soie, 11c chacun.

S. CARSLY

Département des Modes

Le plus grand assortiment de chapeaux et bonnets non garnis, au Canada.

Tous des dernières formes

Dès qu'une nouvelle forme fait son apparition, nous nous la procurons. Nous ne nous occupons pas de l'encombrement. De nouveaux patrons nous arrivent chaque semaine de Londres, Paris et New-York.

S. CARSLY.

Département des Modes

Dentelles
Fleurs
Rubans
Plumes
Dentelle jais
Epingles
Broches

En un mot tout ce qu'une dame a besoin pour garnir elle-même des chapeaux.

S. CARSLY

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

S. CARSLY

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

9870



Une nourriture parfaite pour les malades c'est

Le Johnston's Fluid Beef

LE GRAND DONNEUR DE FORCES

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889..... \$2,025,192.58
Sécurité pour les assurés..... 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français. J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES
DE GEO TUCKER NA PAS
D'EGALE POUR LES DOULEURS DES REIMS L'AMIE DES DAMES

SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST GARANTI DE GUERIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE

ARRAPAHOU DES MONTAGNES VERTES
BAUME DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER, POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNU.

\$5.000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES. DEPOT CHEZ

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC 12 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER

LYMAN, FILS & CIE PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL. 429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

Alice Chanay
Architecte
No. 154, Rue St Catherine,
Montreal.
Téléphone Bell 6504.

E N T A B L I E 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10
Éditions des Sœurs) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX DU DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeons de toute sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quel ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P.Q.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1^{er} de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an 18 fr.; six mois 10 fr.; Union postale, un an 20 fr.; six mois 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

Attraction sans précédent

Plus de deux millions distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. E. Early
Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R.M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanau, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

TIRAGE MONSTRE

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS, MARDI, LE 17 JUIN 1890

PRIX CAPITAL - - - \$600,000

100,000 Billets à \$40 chaque. Moitié, \$20
Quart, \$10. Huitième, \$5. Quarantième, \$1

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$600,000 est.....	\$600,000
1 PRIX DE 200,000 est.....	200,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
2 PRIX DE 20,000 sont.....	40,000
5 PRIX DE 10,000 sont.....	50,000
10 PRIX DE 5,000 sont.....	50,000
25 PRIX DE 2,000 sont.....	50,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
200 PRIX DE 600 sont.....	120,000
500 PRIX DE 400 sont.....	200,000
PRIX APPROXIMATIFS	
100 PRIX DE \$1,000 sont.....	100,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
100 PRIX DE 400 sont.....	40,000
PRIX TERMINANT	
1,998 PRIX DE \$200 sont.....	\$399,600
3,144 prix se montant à.....	\$2,159,600

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitiaux ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.

Les retours par malle se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT
S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orleans, La. ou M. A. DAUPHIN, Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandats émis par toutes les Compagnies d'Express, New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à NEW ORLEANS NATIONAL BANK, New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.

Voici maintenant la question qui est sous considération: La charte actuelle expirera-t-elle à la date fixée ou sera-t-elle renouvelée pour 25 ans!

Une Planche est le prix de la plus petite partie ou fraction d'un billet émis par nous dans aucun tirage. Ce qu'on pourra offrir pour moins d'un dollar, portant notre nom, est fait dans le but de frauder.